

lettre aux communautés



**esperance
qui est
en vous**

51

mai - juin 1975 bimestriel nouvelle série le No : 4 F

Sommaire

Prêtre dans la navigation

Roland Doriol

p. 5

Le Centre de Formation Missionnaire Une note de travail

Marcel Lebailly

p. 11

“ Parole d'espérance réalisée ”

Pierre Laurent

p. 19

Du journalier agricole à l'ouvrier d'usine

Eugène Gernigon

p. 27

Région Nord

p. 41

Région Ouest

p. 47

Nouvelles de la Mission

p. 59

Prêtre dans la navigation

Roland Doriol, jeune jésuite de l'équipe de la Mission de la mer de Marseille, écrit à ses amis pour rendre compte de son cheminement vers le ministère presbytéral.

Répondant à une demande de quelques confrères de la Mission de la mer, je me suis décidé à verser au compte du « partage d'expérience » souhaité à la Mission de la mer, cette lettre, pour vous faire part d'une recherche vécue à Marseille. Je présenterai brièvement mes coordonnées personnelles, quelques étapes dans l'évolution de mon histoire, mais aussi et bien plus l'histoire vécue avec ceux qui, de près ou de loin, m'ont aidé à vivre la vie maritime et à envisager là-dedans, pour mon avenir, la responsabilité du sacerdoce.

Depuis septembre 68, je vis et travaille en lien étroit avec le monde maritime ; après une FPA d'électricien de bord, je navigue au long cours comme ouvrier électricien, j'habite Marseille au 26, boulevard des Dames, héritant d'une maison appelée depuis longtemps « Mission de la mer », et d'une histoire locale de cette mission de la mer, faite de navigation, d'accueil et de services divers auprès de jeunes marins surtout, mais subissant aussi les contre-coups de l'évolution du milieu maritime et du port de Marseille en particulier. Actuellement je partage la vie de cette maison avec un prêtre de la Mission de France qui, après 10 ans de navigation, travaille aujourd'hui dans la réparation navale marseillaise.

Un retour aux sources

Je suis « venu » au monde maritime, poussé sans doute par mes origines et racines familiales et maritimes ; il faut croire qu'elles ont une force souterraine et qu'on ne peut pas les évacuer d'un trait de plume même après les années d'études secondaires et supérieures qui me préparaient à tout autre chose. Si mon père et ma famille ont pu supporter les frais d'études secondaires assez chères, c'est bien pour m'empêcher à tout prix de me voir devenir marin comme lui.

Mais j'y suis « venu » aussi par choix — un choix missionnaire et apostolique — décidé conjointement avec les responsables de la formation jésuite, qui ont favorisé un tel « stage » à l'époque, pour répondre à des orientations délibérément vouées au monde du travail et qui s'exprimaient fortement chez les jésuites. Qui pouvait décider à l'époque s'il s'agissait d'un stage ou d'une orientation ? La nouveauté et la fragilité d'une telle démarche n'échappaient à personne et me mettaient ainsi dans une situation originale au milieu de mes confrères jésuites, un « cas » dont on parlait à l'occasion. De plus j'avais eu la chance, après plusieurs marées sur un chalutier de Concarneau pendant 2 été, de partager et de faire connaissance avec des prêtres de la Mission de la mer à partir de ma découverte du monde maritime. Ma venue à Marseille correspondait aussi à un appel de l'équipe sacerdotale de la Mission de la mer « Inidi » qui voulait se développer : c'est ainsi que j'ai été accueilli dans le midi.

Une vie d'équipe sacerdotale s'est développée au boulevard des Dames, à travers laquelle nous voulions réaliser sur le port de Marseille un lieu d'accueil, d'échanges, de services... lié à la vie du monde maritime mais aussi plus largement ouvert, selon nos moyens, à des amis communs. Le choix de nos professions (navigation, réparation navale, monde portuaire), la réflexion commune engagée ainsi que le partage financier que nous avons adopté dans notre style de vie, tout cela nous a marqués dans notre désir de vivre aujourd'hui notre foi chrétienne. Cette existence et ce genre de vie étaient bien le terrain concret qui nous aidait, les copains prêtres et moi, à renouveler notre engagement actuel et futur dans le sacerdoce, et à exercer la responsabilité et la mission qui nous sont confiées en partageant la vie et le travail des hommes.

***Du stage
étudiant à la
responsabilité
apostolique***

Au cours de mes 2 premières années de vie dans le milieu maritime, 2 points furent importants et prenaient de plus en plus de consistance : l'intégration et le partage de la vie d'équipe et les débuts de la navigation comme électricien. J'en suis venu à soumettre quelques réflexions et des conditions précises à l'amorce d'études théologiques en vue du sacerdoce. Il s'était passé quelque chose, que j'exprimais avec force à ceux qui m'avaient « envoyé » en stage à Marseille : il fallait se faire à une vie marquée par une profession et l'intégration à une équipe afin de partager son projet apostolique. Il fallait que ces

données soient prises en compte dans la manière d'aborder la théologie. L'équipe de Marseille se voulait partie prenante d'un travail et d'une formation théologique faite par un membre de l'équipe : ce projet nous mobilisait dans une recherche commune, afin de nous permettre d'approfondir ensemble une approche renouvelée de l'existence chrétienne à partir des questions que nous vivions ; pour nous quatre (dont trois étaient prêtres), la navigation et la participation à un milieu de vie et de travail bousculaient bien des schémas, des certitudes et jusqu'à l'expression même de notre foi. La formation théologique à envisager devait tenir compte de ce que nous étions devenus comme hommes et comme croyants en menant cette existence-là. Le cadre des quatre années de théologie, exigées traditionnellement, n'avait plus grande signification pour se repérer dans une telle expérience. Le sacerdoce qui était à vivre ne pouvait plus être lié à un temps d'études, mais bien à une responsabilité apostolique vécue en équipe. Voilà dans quel esprit j'ai commencé la théologie, en naviguant, mais je ne faisais pas de la « théologie sur un bateau » — j'y étais pour naviguer, en portant ce souci d'exprimer et de communiquer au mieux, par lettre ou au cours de rencontres pendant les congés, les questions qui me semblaient décisives pour la foi et la vie de l'Eglise, pour ma foi et ma vie ecclésiale. Mais la théologie, c'est aussi apprendre à lire l'Écriture et la tradition de l'Eglise et ça ne se fait pas seul, j'ai pris le temps de le faire pendant 2 périodes de 6 mois à terre et il me paraît essentiel de consacrer du temps, dans la perspective d'une formation permanente, pour approfondir, au cours d'une vie, telle ou telle question avec d'autres.

***Un métier qui
exige départs
et ruptures***

Comment parler du métier, ou plutôt de la condition de vie qui est la mienne, puisque être marin, c'est-à-dire vivre sa vie huit ou neuf mois sur douze sur un navire parmi vingt-cinq hommes d'équipage, ne se réduit pas à l'exercice d'un métier ou d'une compétence professionnelle ; tant de mois sur un bateau, subis ou acceptés par la force des choses, ne peuvent être une parenthèse, même si c'est pendant la période des congés que l'on vit plus en profondeur les liens familiaux et amicaux. La fin des congés, le départ avec son télégramme et ses valises, la « rupture » avec tous les liens de communion vécus à terre sont une épreuve, créent le vide au moins pendant un certain temps, et me permettent d'apprécier et de situer la responsabilité qui est à vivre pour le croyant que je suis avec la perspective du sacerdoce.

Pour parler de mon boulot, je crois plus juste de dire tout de suite que j'ai envie de parler de la navigation comme d'un lieu d'une véritable épreuve de mon devenir d'homme et de croyant. Dans la mesure où je suis passé d'une situation de dialogue sur la vie des copains à une situation de partage, qu'est-ce que je deviens comme homme et comme croyant en menant cette condition de vie ? Quels choix suis-je amené à faire dans cette existence et avec qui ? Pour que puisse se révéler quelque chose de cet évangile qui, un jour, m'a mis en route ? L'Évangile, qu'il m'arrive de lire de près au milieu d'une vie et de soucis souvent bordéliques, me parle de la vie relationnelle de Jésus, lié à ses frères, lié à son Père, à qui suis-je lié, relié en profondeur dans cette aventure et qui me fait tenir dans la Foi, dans une foi qui m'est toujours proposée et qui emprunte plus que jamais la fragilité de ma propre réponse.

L'engagement au sacerdoce dans la navigation

Pour ma part, cette manière de vivre m'a aidé à rendre compte de ce que représente l'engagement au sacerdoce aujourd'hui. J'accepte cet engagement et je m'appuie sur ce qui a déjà été amorcé et réalisé pour croire qu'il est possible. Dans cette perspective « devenir prêtre » n'entraîne nullement un changement dans la vie, les liens, la responsabilité que je partage depuis sept ans à Marseille. C'est un engagement public qui est plus une « confirmation » qu'un changement de vie, ou un pas à faire.

Pour moi, c'est devenu aussi, surtout depuis deux ans, un événement vécu par des amis croyants ou pas ; il touche directement aux liens d'amitié autres, nous avons acquis la liberté de nous interroger mutuellement sur notre manière de vivre, en célibataire ou en couple, dans des professions et des choix concernant la société, ou le sens de la vie — vivre de tels liens nous a amenés à envisager « autrement » la situation d'une « équipe sacerdotale » —. Alors que « nous ne sommes plus » que deux prêtres dans cette équipe Mission de la mer, notre souci n'est plus de renforcer une équipe sacerdotale, qui risque si elle est trop nombreuse de créer un phénomène de groupe qui devient un « en soi » clérical, mais de promouvoir une recherche avec des gens qui se sont reconnus avec nous dans un désir apostolique, dans un dialogue et une recherche où chacun apprend à regarder, selon son milieu, vers une Église à faire naître. En nous situant avec eux sur ce terrain-là, c'est la signi-

fication même du sacerdoce lié à la vie de l'Eglise qui s'en trouve éclairée.

***A travers
un homme,
la rencontre
d'un peuple***

Mon existence de prêtre est à vivre, comme n'importe quel autre marin, là où l'on passe les mois les plus longs, à bord, en portant aussi le souci et la responsabilité de ces liens de communion, nés dans le partage de la foi, de l'amitié ou de la lutte. Et c'est aussi dur pour eux comme pour moi de vivre cette rupture et de s'arracher à des liens que je voudrais voir plus continus, mais peut-être trop « renfermés » parce que la facilité consiste souvent à se les choisir. Vivre une vie ecclésiale, c'est tout le contraire, car j'ai à rendre compte de la foi qui est à vivre dans les contraintes banales et quotidiennes des relations et du travail sur un bateau, relations que l'on n'a pas choisies, là où la foi ne se découvre qu'à travers le don de Dieu et la réponse que je lui fais. Je ne connais pas « physiquement » ce que provoque la séparation pour un homme marié et pour sa femme lorsqu'il repart sur un bateau. Je crois pourtant ressentir comme célibataire ce que sont aussi des liens qui font partie et comptent dans ma vie, parce qu'on s'y est engagé corps et âme, fragilement sans doute, mais sûr que ce sont des liens de communion où se révèle un peu de la fidélité de Dieu. Il me semble que beaucoup d'hommes non-croyants ne s'intéressent pas d'abord au témoignage seulement personnel. Ils ont attendu longtemps des prêtres-ouvriers parce que, pour eux, l'Eglise ne se trouvait sur leur chemin que si, avec son peuple, elle l'était aussi par ses responsables derniers, ceux qui sont le signe de l'initiative de Dieu par excellence, qui ont à vivre dans leur chair la responsabilité de la foi et de l'Evangile afin de servir ainsi la construction de l'Eglise.

Voilà ce qu'il me semble important de « reconnaître » un jour d'ordination, avec ceux qui ont partagé cette recherche. Reconnaître cette initiative de Dieu en nous et la solidarité qui s'est développée, en des termes, par des signes, des gestes, qui soient l'expression de ce qui a été vécu et qui reste à vivre.

Amitiés à tous.

Roland.

Les sous-titres sont de la rédaction de la L.A.C.

Centre de Formation Missionnaire

Lors de l'Assemblée Plénière d'octobre 1970, l'Episcopat français fut interpellé sur l'urgence de ministères voués « à une première annonce de l'Evangile au cœur des groupes humains marqués par l'incroyance ». Il proposa alors la création d'un centre de formation « dans une perspective résolument missionnaire » (cf. Conférence épiscopale de France, Assemblée Plénière 1970). L'Assemblée fit sienne cette proposition et par décision du Conseil Permanent (déc. 1970), trois évêques NN. SS. Schmitt, Sauvage et Simonneaux, furent chargés de mettre à l'étude un projet.

Un atelier fut constitué, regroupant des membres du Conseil National des Grands Séminaires, des Instituts reli-

gieux et de la Mission de France. Cet atelier entreprit la consultation des divers mouvements d'Action Catholique, comme des organismes représentatifs de la variété des efforts missionnaires de l'Eglise de France. Au début de l'année 1973, il put confier à trois responsables le soin de mettre en œuvre le projet. L'Assemblée de l'Episcopat désigna un de ses membres, Mgr Orchamp, évêque d'Angers, pour y engager sa responsabilité.

Le Centre de Formation Missionnaire fonctionne depuis octobre 1973.

Ces quelques notes veulent évoquer la recherche des participants et préciser la démarche poursuivie avec eux.

Les participants au C.F.M.

Le C.F.M. s'adresse à de jeunes prêtres, engagés dans le ministère depuis quelques années (5 ou 10 ans) et dans des situations variées : aumônerie de Lycée, secteur rural, secteur ouvrier, responsabilité d'Action catholique, service des Eglises du Tiers Monde... Y participent également des religieux.

A travers des motivations diverses, les réalités rencontrées peuvent conduire à des interrogations majeures :

— Comment annoncer l'Evangile dans une rencontre directe avec les hommes de notre temps ?

- Comment renouveler les modes de présence de l'Église dans la société où nous vivons ?
- A quelles conditions, des hommes déjà engagés dans le ministère peuvent-ils retrouver aujourd'hui une réelle signification à la responsabilité d'Église qui leur a été confiée ?

Ces interrogations révèlent souvent un certain nombre de décalages, voire d'incohérences, dans l'expérience ecclésiale vécue : décalage entre la formation reçue dans le passé et ce qui est découvert dans le partage de la vie quotidienne des hommes d'aujourd'hui. Distance entre les diverses responsabilités ecclésiales qui accaparent les forces et le temps et l'exigence de rejoindre les préoccupa-

tions, les soucis, les problèmes de nos contemporains. Distance entre les moyens d'analyse, le langage dont on dispose et la complexité des données socio-culturelles de notre époque. Incohérence, enfin, entre la vie ecclésiale que l'on s'efforce de promouvoir à travers des recherches tâtonnantes, souvent contestées, et les structures dominantes de l'Église.

La prise de conscience de ces difficultés, voire de ces impasses, ne va pas sans un certain sentiment d'impuissance. Demeure pourtant la volonté de vivre de nouvelles initiatives, où il serait possible d'inventer et de créer, en retrouvant la fécondité évangélique du ministère dans lequel on est engagé.

Ce qu'entend être le C.F.M.

Le C.F.M. ne se représente pas comme une école de théologie, distribuant un enseignement supérieur qui compléterait la formation déjà reçue par les participants.

Il se présente d'abord comme un *temps de confrontation* d'expériences qui laisse le champ libre aux questions, aux remises en cause, aux recherches ; qui accepte l'indétermination des réponses à promouvoir. Il est un *espace de liberté* où le cheminement de chacun est respecté, où aucune optique a priori n'est imposée, où l'interpellation mutuelle doit permettre à chacun de préciser l'orientation à venir de son ministère. Il se présente ainsi comme un *temps de préparation* — rigoureux et exigeant — à des situations ministérielles pour lesquelles

il n'existe actuellement que peu de normes et de repères et qui demandent des changements profonds pour la manière d'exister de l'Église dans notre société. Il paraît relativement facile aujourd'hui pour des prêtres d'acquérir une compétence professionnelle, de l'exercer, de changer de mode d'habitat, de découvrir de nouveaux circuits de relations. Par contre, il s'avère pour eux plus difficile de discerner en quoi leur ministère a quelque chose à voir avec cette transformation de leur mode de vie ; en quoi dans de nouvelles conditions d'existence, ils sont effectivement au service de l'édification de l'Église. Si un renouvellement des formes de vie des prêtres s'impose aujourd'hui, ce n'est pas d'abord par souci de réaménager leur statut social

mais pour l'annonce de l'évangile dans une rencontre effective des réalités de notre société.

Cette préoccupation est celle de toute l'Eglise dans ses différentes communautés, dans ses différents mouvements ; elle requiert des formes nouvelles de ministère dont il importe de mesurer la signification, les exigences et les difficultés. Tel est l'enjeu de ce temps de confrontation que doit représenter le C.F.M.

*
**

Le C.F.M. se présente ensuite comme un temps d'élaboration afin de mettre à la disposition des participants les moyens indispensables pour vivre ces nouvelles situations ministérielles.

Il s'agit donc d'appréhender la réalité de notre société, de comprendre sérieusement ce qui se joue dans les transformations que vivent ou subissent les hommes de notre temps. Là prend place une tâche anthropologique qui fait nécessairement référence aux diverses sciences humaines.

La démarche du C.F.M. permet ainsi aux participants de vérifier les outils d'analyse, les grilles de lecture dont ils se servent pour rejoindre les hommes avec qui ils vivent. La prise en compte des diverses formes de l'incrédulité moderne depuis les plus réfléchies jusqu'aux plus naïves et aux plus banales, est partie intégrante de ce travail.

Cette réflexion anthropologique renvoie à un approfondissement du sens de la foi. Bien des questions actuelles obligent, en effet, chacun à se demander : pourquoi continuer de vivre au nom de

Jésus-Christ ? pourquoi ne pas accepter simplement de vivre au nom de l'homme que je suis ? pourquoi ne pas simplement faire de Jésus-Christ, dont beaucoup d'hommes peuvent reconnaître la vie exemplaire, un témoin parmi d'autres dans l'histoire de l'humanité ? Pourquoi finalement prononcer encore le nom de Dieu, alors qu'on semble bien plus à l'aise quand on parle de la libération de l'homme et des combats politiques de notre société ?

A une époque où l'esprit critique, les méthodes du soupçon ne cessent de dénoncer les illusions religieuses et certaines manières de parler de Dieu, il importe que des prêtres appelés à vivre au contact direct d'incroyants puissent vérifier ce qu'ils disent habituellement de Jésus-Christ, c'est-à-dire devenir lucides sur la christologie qu'ils portent plus ou moins explicitement en eux. C'est là une autre dimension importante du travail du C.F.M.

Enfin, la démarche du C.F.M. doit aider les participants à s'interroger sur le rapport réel de l'Eglise à la société actuelle et sur sa capacité à lui signifier l'Évangile ; à mesurer aussi ce que recouvrent les désirs de nouvelles formes de vie ecclésiale. Ce qui les conduit à vérifier leur sens de l'Eglise, à critiquer les réactions que suscite sa réalité sociale telle qu'elle s'impose encore massivement et à examiner le sens qu'ils donnent à leur ministère.

Ce dernier terrain de réflexion est l'aboutissement de la démarche du C.F.M. et il désigne en même temps son objectif central : permettre à des prêtres de vivre le service de l'Évangile dans la rencontre effective des hommes d'aujourd'hui et

de se situer dans un effort de renouvellement de la vie ecclésiale qui n'obéit pas seulement aux critères de l'adaptation sociologique. En ce sens, il constitue un *tremplin d'initiatives* qui ne sont pas à prédéterminer, mais qui doivent être mûries et réfléchies à partir des conditionnements collectifs, des milieux de vie, des mentalités, des situations interférant dans notre société ; à partir également des exigences de la mission de l'Eglise en même temps qu'à partir des possibilités et de la vocation de chacun. Et c'est bien cela, qu'au terme d'une telle année de formation, les participants au C.F.M. veulent tenter de vivre.

Le C.F.M. propose :

- 1) — *Une vérification et une meilleure compréhension de l'expérience à l'aide d'outils d'analyse et de grilles de lecture fournis par les sciences humaines.*
- 2) — *Une réflexion anthropologique, sociologique, économique et politique, afin de percevoir les enjeux, les blocages et les chances de la société dans laquelle nous vivons.*
- 3) — *A la suite de ces apports, une reprise en profondeur de ce que peut*

vouloir dire, pour un homme en ce monde, vivre au nom de Jésus-Christ.

- 4) — *Une interrogation sur le rapport réel de l'Eglise à la société actuelle et sur sa capacité à lui signifier l'Evangile.*
- 5) — *Une possibilité de mûrir des initiatives permettant de vivre le service de l'Evangile dans la rencontre effective des hommes d'aujourd'hui et avec le souci d'un renouvellement de la vie ecclésiale.*

*
**

Le C.F.M. regroupe au maximum une quinzaine de participants pendant 18 semaines réparties en 6 sessions. Celles-ci se déroulent à Fontenay-sous-Bois et sont animées par Jean Hanique, Marcel Lebailly et Marcel Massard. Y interviennent également quelques autres théologiens et spécialistes. Le temps disponible entre les sessions n'est pas moins important pour vérifier l'apport de la réflexion et envisager les mises en œuvre possibles dans l'avenir.

Pour tout renseignement, on s'adressera au Secrétariat du C.F.M. à l'adresse suivante :

M. Lebailly, 24 rue du Mal Joffre - 78000 Versailles. Tél. 950-27-71.

Note de travail du C.F.M. à propos du pluralisme

Marcel Lebailly

Pour l'utilisation de cette note,

1°) — Chacun a présent à l'esprit un certain nombre de « problèmes » politiques : la croissance, l'inflation, l'emploi, le nucléaire... très concrets lorsqu'ils sont vécus au plan local dans l'expérience quotidienne ; à leur propos, chacun a fait des choix, voire a pris des engagements. Cette note ne peut avoir d'utilité que pour autant qu'elle est en permanence référée à ces réalités, à ces pratiques.

2°) — Chacun a aussi à sa disposition le texte de Lourdes 72 : Pour une pratique chrétienne de la politique — ch. I, « Pluralisme inconfortable et nécessaire » — puis quelques extraits de l'ouvrage de A. Durand : « Pour une Eglise partisane » — qui est une vigoureuse critique du chapitre 1^{er} du document épiscopal.

1° — La foi ne dit pas quels possibles historiques s'inscrivent ou doivent s'inscrire dans un projet politique en voie de réalisation, ou proposé comme alternative.

— Parce que *possible* renvoie à la capacité d'analyse du citoyen, à sa compétence même relative, à son information, à sa sensibilité politique, à son expérience, à ses solidarités, à son action même à la base.

— Parce que possible *historique* tient compte d'un ensemble de données sociologiques, culturelles, économiques et politiques. Et ces possibles historiques ne sont pas perçus par chacun de la même manière.

— parce que possible historique indique la *contingence* de tout projet et de toute visée politique ; la nécessité est elle-même frappée de ce caractère

contingent et donc l'initiative politique demeure toujours plus ou moins un pari : pari qui, comme tel, ne saurait être refusé.

Mais...

— la foi comme accueil de Jésus-Christ est exigence de conversion : la conversion ne s'inaugure pas seulement pour le croyant dans le cadre de la société politique, elle est aussi pour lui une tâche de transformation objective de cette société politique.

— la foi fonde chez le croyant cette certitude que l'histoire, au sens le plus banal du terme, est le lieu où se vit la construction du Royaume, où doit être signifiée l'espérance du salut.

— la foi est aussi l'invitation pressante à discerner dans le présent historique les possibles politiques que les privilèges, les inerties, la puissance, la routine, les passions empêchent de percevoir : il s'agit là d'un enjeu qui ne concerne pas d'abord « la réalisation historique de la foi » mais la société politique elle-même, c'est-à-dire la construction d'un monde pour l'homme, pour la liberté de l'homme par la justice.

— la foi n'établit pas de liens de causalité réciproque entre les efforts des hommes pour aménager humainement la société politique et l'avènement du Royaume : ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a aucun rapport entre les efforts positifs des hommes vers la liberté par la justice et la marche vers le Royaume, qui est « règne de la liberté » (Moltmann) ; l'avènement du Royaume ne découle pas de l'aménagement de la so-

ciété politique, il doit pourtant se révéler dans et par la manière dont les chrétiens sont actifs et responsables dans cette société historique. Pour le chrétien la distance entre la foi et l'action politique résulte de la foi elle-même.

2° — La foi ne dit pas par quels moyens politiques peuvent se réaliser les possibles historiques.

Ces moyens sont à rechercher, à inventer, à essayer : c'est là une tâche politique, voire une tâche syndicale, culturelle... Rarement ils s'imposent d'emblée ; toujours ils doivent être rectifiés afin de mieux correspondre au possible escompté, peut-être simplement à cause de la pesanteur sociologique.

Mais...

— La foi est une exigence de créativité et d'innovation afin de poursuivre de manière lucide et perspicace la mise en œuvre des moyens les plus aptes à assurer les réalisations des possibles historiques.

— Le croyant ne s'accommode pas de n'importe quels moyens : les aspirations fondamentales de la foi ont toujours à se traduire dans un comportement éthique (car s'il n'y a pas d'éthique chrétienne, la morale reste importante pour la foi) et c'est souvent au niveau des moyens que chacun s'affronte à la réalité de la manière la plus brutale ; là se vit l'épreuve de vérité pour des « fins généreuses » ; là aussi se vit la tentation de moyens contestables et on ne saurait se dissimuler que l'efficacité n'a pas va-

leur en soi : l'Évangile accomplit donc dans la pratique du chrétien des effets de rupture.

— Le croyant ne saurait substituer l'Évangile et les valeurs eschatologiques (liberté, justice, paix et réconciliation) aux catégories politiques qui sont historiques, provisoires et partielles, et qui cependant s'expriment par les mêmes termes. De plus, s'il est vrai que les valeurs du Royaume « informent » le comportement moral du croyant (comportement moral qu'il partage souvent avec des hommes qui ne parlent pas sa foi) on ne peut en conclure qu'elles enclenchent d'emblée une pratique politique... ou alors on prendrait le risque de confondre morale et politique. Et cependant la pratique politique du croyant devra traduire un Évangile qui annonce la libération des pauvres et des exploités.

3° — Les motivations de la foi ne sont pas les motivations politiques.

Les motivations politiques ont sens et valeur en elles-mêmes et reposent sur la conscience de soi historique, c'est-à-dire sur cette conscience qu'à l'homme que sa vie et sa mort se réalisent dans une histoire collective et donc politique.

Pour le croyant, il y a un double écueil à éviter :

— ou bien considérer les motivations de la foi et les motivations politiques comme indépendantes et sans réciprocity, il y aurait discontinuité entre les luttes humaines et le salut en Jésus-Christ. « Ma foi n'a rien à voir avec mon choix ou ma pratique politique » ;

— ou bien réaliser l'amalgame à tel point que dans le comportement concret la foi va absorber la politique ou que la politique va évacuer la foi ; nous assistons à une identification de la construction politique du monde avec le Royaume qui s'épuise alors dans l'histoire. « C'est au nom de ma foi que j'ai telle pratique politique ».

Il importe bien plutôt de mettre en relief la relation dialectique entre la conscience-de-soi-historique qui sous-tend les motivations politiques et la conscience de soi comme relation au Dieu Vivant (manifesté par Jésus-Christ dans l'histoire pour l'inauguration du Royaume) qui donne un sens ultime à la vie et à la mort sans en émousser la portée historique, personnelle et collective.

Dans toute motivation politique interfèrent un thème rationnel, un thème passionnel, un thème idéologique : telle apparaît bien l'ambiguïté du politique.

— le croyant ne minimise pas la portée de la rationalité en politique, mais il reconnaît qu'elle reste souvent relative, qu'elle n'entraîne pas l'adhésion de tout homme averti, qu'elle sert aussi d'alibi à des forces conservatrices ;

— le croyant sait que la passion politique alimente la volonté de puissance et la recherche du pouvoir, mais il reconnaît qu'elle peut devenir source d'imagination et qu'elle est mobilisatrice pour l'action ;

— le croyant n'ignore pas l'impact des idéologies ; aucune emprise sur la réalité n'est exempte de référence idéologique et chacun est « idéologiquement situé ».

Prendre acte de cette ambiguïté du politique n'est-ce pas reconnaître le pluralisme ; et nul ne peut prétendre à « une objectivité du monde » qui se profilerait derrière la « lecture » ou la pratique politique.

Encore faut-il que la foi exerce là une fonction critique : la critique dont il est question ici ne relève pas du ressentiment et ne confine pas à la négativité ; ce n'est pas un prétexte à l'évasion. Au contraire, elle n'a de sens que pour autant qu'elle stimule l'action et la créativité tant au niveau des projets qu'à celui des moyens : toute revendication de rationalité impérative, toute passion suscitant des initiatives, toute idéologie explicative et justificative demandent à être confrontées avec les exigences du Royaume et l'espérance d'un avenir promis. D'où l'importance de lieux de confrontation. Cette confrontation ne vise pas la suppression du pluralisme, rêve ou désir d'une politique chrétienne ; elle provoque chaque croyant pour qu'il rende compte de la foi qui est la sienne lors même qu'il vit l'ambiguïté du politique, pour qu'il rende compte de la manière dont il traduit les exigences évangéliques à travers une pratique différente, parfois opposée, à celle d'autres croyants. Est-ce possible sans une certaine maturité dans la foi, sans une certaine maturité politique ?

Faut-il conclure ?

Certainement pas ; mieux vaut laisser la question ouverte. Simplement quelques remarques finales :

- La valeur et l'autonomie du politique appellent le pluralisme.
- Mais l'interpellation dans la foi reste impérative pour le chrétien : il ne saurait absolutiser le politique, mais doit « révéler le lien entre transformation humaine et Royaume » (Rapport Coffy).
- « D'une certaine façon, écrit A. Birou, et à bien nuancer, les rapports entre politique et foi sont à lire de nos jours dans les rapports entre loi et foi. Tout ce que dit saint Paul sur l'incapacité de la loi à procurer le salut peut être dit du politique, à cette réserve près que la Torah est une loi en partie intériorisée, spirituelle, ce qui n'est pas le cas du politique, au moins au même degré » (Combat politique et foi en Jésus-Christ, p. 143).
- N'y a-t-il pas aussi un certain pluralisme de la foi pour autant que celle-ci s'exprime toujours dans un discours théologique aux multiples attaches culturelles et aussi politiques.
- Non pas un « pluralisme inconfortable et nécessaire », mais, à cause de la réalité politique, un pluralisme nécessaire dans une foi inconfortable... afin que ce pluralisme devienne signifiant.

" Parole d'espérance réalisée "

Pierre Laurent

Un fil conducteur : de 69 à 74 j'ai toujours été dans la même boîte, le même syndicat le même parti politique, avec Tergnier et St-Quentin.

Etre homme

Dans ma prise de responsabilité progressive depuis 1962, je n'ai jamais voulu choisir une situation qui élimine les contradictions (de situation ou de fond) par un processus de soustraction (ex. : je quitte la paroisse pour faire naître l'Eglise ; je deviens un autre dans l'Eglise ; simplifions le caté parce qu'on a autre chose à faire, etc.).

J'ai toujours revendiqué appartenir à la classe ouvrière et à l'univers ouvrier ; à Jésus-Christ et à l'Eglise. J'ai refusé de poser la réflexion en ces termes : comment vivre une double fidélité, au monde ouvrier et à Jésus-Christ ?

Aujourd'hui je redis que l'Eglise, parole tordue mais parole quand même, doit pouvoir être repérée et repérable faute de ne rien signifier du Christ, et de compter sur l'Esprit Saint isolement. Si nos vies, collectivement et individuellement, ne sont pas criantes d'un message d'aujourd'hui, alors nous sommes des vivants-morts et laissons le monde — quoi que P. O. engagés — dans sa solitude et sa recherche.

- **Une chose expérimentale est apparue dans ma vie avec les autres : « Il faut vouloir pour les autres ce qu'on veut pour soi-même » c'est la condition de toute transformation positive.**

C'est inscrit dans l'homme, c'est dans sa nature ; c'est vrai individuellement, c'est vrai aussi pour les peuples entre eux.

N'as-tu jamais constaté que, si tu veux de la tendresse, de l'affection, il faut le vouloir pour l'autre ?

Si tu veux la paix, la justice pour toi, il faut la vouloir pour les autres.

Si tu veux le bonheur pour toi, il faut le vouloir pour l'autre.

Etrange mais simple, jusque dans l'Amour je constatais avec mon meilleur copain Go (non chrétien) que c'est vrai aussi. Si tu veux du plaisir, de la communication avec ta femme, combien plus alors tu en découvres pour toi-même (conclusion de 3 années de réflexion démarrée à partir du point où ils en étaient : « faire l'amour, y a que ça qui compte » ; aujourd'hui papa - maman, ils disent beaucoup plus).

Tu veux la propreté chez toi : ni poux ni puces ; mais chez ton voisin tu ne t'en occupes pas ; les enfants jouent ensemble, vont à l'école ensemble et revoilà les poux à la maison.

Tu veux une bonne éducation pour tes enfants ; mais voilà qu'au bout de la rue, dans la pelouse, les jeunes du voisin ont installé une tente. Ils y apprennent le contraire de ce que tu veux, l'homosexualité. Pourquoi ? Parce que tu croyais que tu arriverais à avoir pour toi, sans le vouloir pour les autres.

● **Alors, comment y arriver P**

Ensemble il faut s'organiser et c'est là que tu commences à te rendre compte de l'ampleur des obstacles et des transformations à faire ; ce n'est plus une affaire de sentiments ou de générosité.

J'ai vécu récemment un conflit qui a duré 5 mois. Il est très significatif de ce que je dis.

900 salariés se trouvent devant la décision de fermeture de leur usine (direction anglaise VANTONA, multinationale).

Au départ, en juin, pas de combativité : 80 % des salariés sont des femmes : « ce n'est qu'histoires de culs et de noir, système D et vas-y que je t'entasse » (ambiance générale décrite par une femme).

Je passe les détails de la lutte.

Nous sommes parvenus à ce que, de l'O.S. à l'ingénieur et aux chefs, tous soient ensemble (manif. - délégations, etc.).

Octobre : l'usine redémarre.

Plus de 200 syndiqués, des candidats délégués, des volontaires pour la formation de base syndicale ; les ragots et potins de couloir sont passés au second plan et disparaissent.

Cet événement collectif de la classe ouvrière (toute la ville était dans le coup) a entraîné des transformations individuelles et inversement ; parce que l'intérêt, le but de leurs vies n'était plus le même.

Oh, ils n'ont pas transformé le régime capitaliste européen ; mais dans cette impasse de multinationales, une petite poignée d'hommes (20 au départ) a dit NON ; ils ont engagé beaucoup ; ils sont le grain de sable qui a fait coincer pour la première fois le groupe VANTONA.

Syndicats et collectifs de gauche sont devenus un cri d'espoir dans cette lutte ; beaucoup y ont trouvé un nouvel intérêt, un goût à la vie qu'ils ne connaissaient pas.

Sur 70.000 habitants, 5 P.O. dans cette lutte (2 C.G.T. - 3 C.F.D.T.) plus un paroissial P.S.U. C'est un fait. Si les organisations étaient une parole d'espoir, nous pouvions être une parole d'espérance parce que, dans la lutte, les désirs des hommes avaient changé...

● Dans ce rapport de forces, où était le pouvoir P

Orienter la lutte vers un « mini-Lip » ? Refuser des positions syndicales prônant le reclassement collectif ? développer l'affirmation des travailleurs : l'usine est viable, nous devons vivre (avec le collectif UIB) ? ...

Les P.O. (l'un à la C.G.T., un autre au P.S.U.) avaient des positions diverses : celles de leurs organisations locales.

Si le pouvoir c'est contraindre l'agencement des rouages qui permettront à un univers (une société) de réaliser au mieux les vrais intérêts de l'humanité, alors je suis pour le pouvoir, même prêtre...

Mais la question est vraie : si nous sommes uniquement des hommes d'organisations, alors on lira seulement ce que les organisations écriront. C'est vrai pour les prêtres comme ça l'est pour tous les militants à tous les niveaux.

Il faut se demander quels actes, quels signes vivons-nous, autres que ce que nos organisations nous demandent, qui permettent aux autres de déchiffrer notre vie.

● En résumé de cette première partie

Dans ce processus de transformation de nos sociétés (collectif de gauche, syndicats, partis etc.), se trouve le lieu où se décident nos existences et s'entremêlent nos solidarités. Décoller de cette réalité, c'est se châtrer et devenir inutile à l'humanité. Nous savons, avec les moyens des hommes, devenir utile à la cause.

Avant d'aborder à proprement parler cet angle, je trouve indispensable de voir :

● Comment notre foi est vivante, nourrie par cette vie de tous les jours avec ces sens et ces non-sens P

* Sans mépriser personne, j'ai rencontré bon nombre de mes anciens (en âge et en expérience) avoir peur. Ils

**Responsabilité
ministérielle**

n'osent pas refaire leurs caisses à outils. « Ils avancent dans la jungle avec des outils de fleuristes ».

C'est héroïque. Leur humanité est bousculée ; mais ils réfléchissent, inconsciemment souvent, avec un arrière-paysage plein de dogmes et de vertus, plein de dualisme tordu : souvent tributaires d'une idéologie justement contestée par leurs engagements (spirituel - temporel ; double fidélité : chrétiens - hommes ; essence - substance ; Foi - humain, etc)

Pourquoi ? — histoire de formation pour certains ;

— peur pour d'autres. Peur de se retrouver à poil, sans garde-fou ni sécurité intellectuelle, sans foi garantie, sans valise théologique.

Alors, ils vivent pleins de questions, angoissés voire déchirés de ne pouvoir y répondre. Pour certains cela devient normatif : « C'est le silence de l'enfouissement, etc. » ; « c'est l'espoir que d'autres récolteront... ».

Autant de bouées de secours qui permettent de flotter la tête hors de l'eau.

Je n'ai rien contre ; mais il faut penser juste tout acte dans la Foi comme nous le faisons dans le syndicalisme et la politique. On prend des risques maxima sans s'engager dans l'aventure. Pourquoi n'aurions-nous pas la même rigueur dans la recherche, la réflexion, quand il s'agit de la vie de croyants ?

* La Foi est nourrie par les choses des hommes, chaque jour.

« Donnez-nous notre pain quotidien » !

Des transformations individuelles et collectives sont en gestation ou en réalisation en fonction d'intérêt matériel, immédiat, spirituel-profane, spirituel-religieux, à long terme, etc. Tout ce qui respire se transforme par intérêt.

Pour moi, il en est de même. Je choisis en évaluant ce qui a le plus d'intérêt. L'enjeu en est la découverte d'intérêts nouveaux qui servent alors de tremplin pour aller plus loin.

— Dans ce processus, les motivations réagissent et se transforment à leur tour. (ex. : conflit St-Quentin ; assurer ma

place — garder mon emploi — défendre le droit au travail — refuser la politique des multinationales... la sauvegarde de l'emploi passe par le collectif contre une société, etc.).

— Dans ce phénomène, les individus et les groupes peuvent se rapprocher de ce que Dieu veut pour l'homme.
(« Leur intérêt c'est qu'ils me connaissent comme je les connais », dira Dieu à son Fils).

Quand ensemble leur vie débouche sur une lutte pour l'humanité, c'est une trace vers un amour plus universel.

Voilà la foi nourrie par ces transformations ; j'en suis le témoin. Ces faits contraignent à réajuster la valeur de ce que je cherche et les motifs de mon engagement :

« Seigneur, tu étais là et je ne t'avais pas vu ; il m'a fallu ces « hommes sans foi » pour me dire ton nom ».

Alors, ce qui était tordu se redresse ; en fait, je m'évangélise moi-même parce que le centre de mon existence ce sont les autres, dans leur transformation.

Sans tambour ni trompette, en aimant les hommes dans leur lutte (avec les moyens des hommes), je deviens un saint amoureux de l'Amour de Dieu vivant en eux.

(ex. : c'est quand la violence des pauvres prend forme de projet politique qu'elle parle et renverse le monde. Pays en voie de développement, Afrique du Nord).

C'est quand l'Amour du Christ prend forme de projet humain qu'il parle et s'affronte dans les projets dont les intérêts ne sont pas à la hauteur de l'humanité.

● **Dans ce panorama aussi fouillis que l'existence, ministres, marchez, même si les portes se ferment à votre nez.**

Permettre aux hommes de prendre position. Vivre pour qu'ils puissent choisir, laisser une trace d'espérance qui puisse être repérée et servir à ceux qui le voudront. Un minis-

tère d'espérance enraciné dans les espoirs des hommes et dans l'amour du Christ.

Savoir vivre une dimension historique signifiante qui puisse interpeller, qui puisse être parole aujourd'hui.

Cela est possible individuellement et collectivement si, à chaque acte vécu, une parole (même si elle n'est pas dite) y est donnée pour en dévoiler le vrai contenu, sinon tous ces actes seront récupérés par les hommes pour leur intérêt, par les organisations.

Cette récupération est bonne et normale, mais nous sommes responsables de sa limite si nous ne disons rien d'autre.

Que dire en ministre ? Rien qui ne soit pas pensé. Les paroles évangéliques d'un autre univers sont lettres mortes pour les outillages intellectuels de notre époque.

Aujourd'hui, nous sommes « prêtres » parce que nous voulons pour les autres ce que nous voulons pour nous-mêmes comme Dieu le veut.

Nous sommes ministres quand nous savons dire ce que Dieu veut.

Du journalier agricole à l'ouvrier d'usine

Eugène Gernigon

En juillet 71 j'arrive à Miramont comme 5^e membre de l'équipe. Avec l'équipe et les responsables de la M.D.F., il est précisé que ma responsabilité première sera relative au monde ouvrier : ceci, en continuité de l'effort accompli par Yves BOUYER, travaillant alors dans une entreprise de 300 ouvriers et que je remplace.

Mon histoire passée ne m'a pas directement orienté vers ce monde, que je ne connais pas alors. Prêtre en 1959, issu d'un pays et d'une famille de chrétienté..., je suis nommé en Provence et découvre après quelques années ce que c'est que l'incroyance. Travail à mi-temps comme journalier agricole pendant 8 ans, puis à plein temps pendant plus de deux ans dans une petite entreprise de transport.

Tout mon effort et toute ma réflexion seront centrés, de fait, par la remise en cause du visage de l'Eglise-institution, pour que cette dernière devienne peu à peu un signe visible et lisible de Jésus-Christ :

— suppression d'un certain nombre de contre signes (Eglise associée au monde de l'argent et du pouvoir, prêtre vu comme un personnage etc.) ; d'où un certain style de vie du prêtre qui s'est imposé par l'habitat en vivant en meublé, par le travail en étant un homme parmi d'autres sans plus.

— effort pour une certaine catéchèse qui parte de la vie des gens et qui s'inscrive au sein de leurs interrogations... et pour une sacramentalisation qui soit un choix libre et responsable (remise en cause de la profession de foi et du baptême, entre autres choses)

— effort pour une réflexion avec l'Eglise locale du secteur à partir de la mutation profonde de toute une région où s'implantaient l'usine atomique de Cadarache et la construction du canal de Provence.

En conclusion mes centres d'intérêt et ma vie proprement dite étaient en fait plus *en Eglise que dans le monde*.

Ces 12 années passées en Provence et mon évolution personnelle m'ont appris à relativiser le point d'impact de la vie de l'église locale sur la vie personnelle et collective de la presque totalité de la population. Il fallait non seulement une remise en cause assez radicale du visage de l'Eglise, de sa manière d'être et de vivre, mais, plus encore, la nécessité d'être dans le monde, de le laisser interroger ma propre foi, ma responsabilité sacerdotale et sa signification. Il fallait passer d'une église *pour* les hommes à une église *avec* les hommes.

La situation dans laquelle je me trouve voudrait être significative de ce changement de regard et d'attitude, avec les choix qui en découlent.

Recherche de travail à Miramont

Il a été décidé en équipe que, dans ma demande d'emploi je précise que je suis prêtre. Ceci a pour résultat, dans les usines les plus importantes de la chaussure, un refus d'embauche. La position de l'équipe sacerdotale de Miramont, surtout au cours des événements de 68, explique l'attitude patronale. On ne tient guère à avoir de « gauchiste ». Malgré tout, j'ai la chance d'être accepté par M. X qui, à cette époque, ne faisait pas encore partie, à part entière, de la bourgeoisie locale. (Ce qui est fait maintenant depuis la création d'un syndicat patronal en 1972 qui rassemble 4 directions d'usines de chaussures).

LES ETABLISSEMENTS X.

Lorsque j'ai été embauché, nous étions une trentaine d'ouvriers et ouvrières. Aujourd'hui, nous sommes une cinquantaine dont plus des 2/3 ont entre 17 et 25 ans, avec une forte majorité féminine (43 O.S. - 2 O.Q. - 5 mensuels).

Nous fabriquons la chaussure d'intérieur : ballerines, mules, sabots etc. : 2.600 paires par jour.

La semaine est de 44 h 30.

La structure de l'usine est relativement simple :

- 2 coupeurs pour les tiges, premières, semelles et talons.
- 4 piqueuses.
- 3 enrobeuses de talons.
- 2 chaînes dont les postes comprennent la mise en place des premières et des formes, l'affichage des premières, le montage des tiges, l'encollage, l'affichage des semelles et talons, le pressage, le verrage et la mise en boîte.
- le service expédition.
- le secrétariat.

Mon adaptation au travail industriel

Voici deux ans que je suis au même poste sur une des deux chaînes. Mon travail consiste à « afficher », c'est-à-dire à mettre en place semelles et talons au rythme de 130 à 140 paires-heure. Il m'a fallu plus de 5 mois pour acquérir cette compétence où il faut joindre qualité du travail et rapidité des mouvements. 5 mois qui furent parfois ceux de l'angoisse et du cauchemar, où jour et nuit, tout mon esprit était hanté par cette idée « d'y arriver à tous prix », « de tenir la cadence », et cela 9 heures par jour, sans pouvoir quitter le poste, même pour satisfaire des besoins les plus naturels ou encore aller boire au robinet. Ceci aujourd'hui est du passé... mais je ne me sens plus la force de recommencer un tel apprentissage. Rien n'est plus éprouvant et humiliant que de savoir que l'on est en dessous de ce que l'on exige de nous. A cette difficulté s'ajoutait celle de l'adaptation au bruit, aux

odeurs de colle et surtout à la chaleur (la température varie entre 24 et 42 degrés selon la période de l'année. Il faut préciser qu'une grande partie de l'année je travaille devant deux fours électriques qui permettent de réactiver la colle). Il faudrait ajouter l'adaptation à l'humeur des copains, aux différents tempéraments, masculins et féminins.

Après 2 ans, demeurent ces conditions de travail qui éprouvent particulièrement le système nerveux et l'estomac (à cause des odeurs de colle). Il y a aussi la station debout qui alourdit les jambes. Mais ce qui m'est le plus pénible sur la chaîne, car cela va à contre-courant de toute une partie de moi-même, c'est le manque d'initiative et l'absence de responsabilité, conséquences d'une tâche composée de quelques gestes, toujours les mêmes, reproduits des milliers de fois par jour. Etre soi-même dans toutes ses aspirations est très difficile. Il m'est arrivé d'exprimer par la parole ou par certaines initiatives, très petites en fait, ce qui pouvait être changé pour une meilleure organisation du travail ou pour refuser un certain nombre de contraintes illégales. Je sortais de la tâche qui m'était incombée. Réflexion d'un copain : « en agissant ainsi, tu te fais fort et tu nous fais tort ». Rester à sa place n'est pas aisé. Il y faut beaucoup de patience et d'humilité.

Ambiance de l'usine

C'est le patron qui décide de tout et utilise le personnel comme il l'entend.

Le régime est celui de la peur. Si vous n'êtes pas content, parce qu'on vous fait remarquer que vous n'arrivez pas à tenir la cadence, la porte est là qui vous attend. Il est important de noter que le personnel se renouvelle de plus des 2/3 par an. Certains sont renvoyés. D'autres partent d'eux-mêmes. En 2 ans il n'y a eu que deux lettres de licenciements. La direction s'arrange pour faire comme si l'ouvrier indésirable donnait ses 8 jours.

Le moindre affrontement ou désaccord, bien que justifié entre l'ouvrier et le patron est cause de renvoi. Ainsi une employée de bureau est mise à l'emballage en remplacement

d'une ouvrière malade. Elle n'arrive pas à tenir la cadence. Par deux fois, à quelques jours d'intervalle, le patron vient l'engueuler. Il crie si fort que le personnel peut en être témoin, et ceci malgré le bruit des machines. Son argumentation : « les autres pouvaient y arriver, donc vous pouvez le faire. Ce n'est pas vous qui allez imposer la loi ». A chaque fois l'ouvrière fond en larmes, car elle est à bout de nerfs. La troisième fois, c'était un matin... nouvelle engueulade ! Cette fois la jeune femme, tout en pleurant, va au vestiaire et part. Le lendemain, le patron lui donnait ses huit jours. Une autre prenait la relève, également employée de bureau. Subissant les mêmes remontrances, au bout d'une semaine, elle prit un arrêt de travail de quelques jours. A son retour elle devenait manutentionnaire : ce qu'elle est toujours aujourd'hui.

Il n'y a aucun respect des personnes, de leurs compétences ou de leurs possibilités et conditions physiques. C'est ainsi que des femmes enceintes qui ne supportaient pas les odeurs de colle et la station debout avaient le choix entre garder leur place ou prendre la porte. Nombreuses sont les personnes qui vont d'un poste à l'autre, sans considération de leur âge, et de leurs possibilités d'adaptation.

Un autre fait qui manifeste une attitude spéciale de la direction. Une ouvrière est arrêtée 9 mois pour accident de travail. Sa santé rétablie, le patron lui signifie qu'il n'y a pas de travail pour elle. Elle a plus de 50 ans. Elle s'inscrit au chômage. Trois semaines après, il allait la chercher. Et pendant trois mois il l'a payée comme une débutante.

Aucune information n'est donnée au personnel. En janvier 72, nous sommes passés sous le régime de la mensualisation, sans qu'on nous en avertisse et qu'on nous explique quoi que ce soit.

Toutes les décisions sont à sens unique. Il décide ainsi de la date des congés, du débrayage d'une partie ou de la totalité du personnel, de la récupération ou non des jours fériés, de l'augmentation ou de la réduction des horaires hebdomadaires. (Ainsi on saura la veille au soir qu'on travaille le samedi matin), des cadences etc.

Tout ceci aboutit à créer une ambiance très lourde. Il y a la peur de perdre son emploi. Car, aller ailleurs, est très difficile. Un accord est passé entre les patrons pour « ne pas s'enlever le personnel ».

Crise de nerfs, pleurs, cris, colère, arrêt de travail ou départ du personnel parce que « c'est invivable » sont choses courantes.

Qui sont les copains ?

L'ensemble du personnel est d'origine rurale. La plupart des jeunes sont de familles agricoles. C'est leur première expérience d'usine. Ce qui m'a frappé, chez les plus anciens, c'est leur asservissement. Ils subissent les « coups de gueule » du patron, ses exigences. Beaucoup ont du mal à prendre du recul par rapport à ce qu'il vivent ou à ce qu'on leur impose. Ils sont individualistes. Le système qu'on leur impose ne fait qu'accentuer cet aspect. Il a fallu beaucoup de temps pour que l'on puisse se montrer ses fiches de payes. C'est ainsi que j'ai pu m'apercevoir que peu d'entre eux était à même de la comprendre. Quelqu'un est-il renvoyé ? Il n'y a aucune réaction de l'ensemble. Au cours des premiers mois je m'apercevais que tel ou tel n'était plus là que quelques jours plus tard.

Il est certain que le travail et ses conditions, comme l'ambiance créée par la direction, ne permettent guère, non seulement une promotion humaine possible mais conduisent à une destruction de l'être humain, à une deshumanisation en empêchant tous liens vrais entre nous. C'est ainsi que le patron un jour a reproché à un camarade l'amitié qu'il avait avec moi.

Si le fait d'être côte à côte plusieurs heures par semaine, permet de se connaître les uns les autres, je m'aperçois que l'on ne peut découvrir, dans cette situation, qu'un aspect de la personne et pas forcément sa véritable richesse. Les réactions, au sein du travail, sa manière d'être et de vivre n'expriment souvent que la partie exarcebée de ce que l'on fait : « on est là pour la paye » désirs de vengeance, haine etc. Ceci doit être corrigé par la conscience du travail bien fait. Saboter

son boulot est le meilleur moyen pour être déconsidéré. On méprise celui qui ne sait pas travailler. Demeurent aussi des solidarités, provoquées par tel ou tel, mais vite étouffées par la direction ou alors exploitées. C'est ainsi que le patron m'a dit, votre place n'est pas là, alors que je donnais un coup de main à une encolleuse nouvelle qui n'arrivait pas à s'en sortir. Mais également voilà plus de trois mois que je dois faire 10 % de plus de rendement parce qu'à la colle, celle qui doit m'aider n'y arrive pas.

La raison d'être des copains, pour la plupart, est située en dehors de leur travail. L'un d'entre eux me disait : « s'il n'y avait pas l'amour, ça ne vaudrait pas la peine d'exister. Ce qui compte, c'est faire l'amour ». Et dans ce sens, il ne comprenait pas pourquoi je n'étais pas marié. Après les congés, la seule joie de la reprise du travail, c'était de se retrouver. Ceci a été exprimé par plusieurs.

Je constate chez les jeunes, que nombreux (ses) sont ceux qui vivent en concubinage ou se mettent ensemble certains jours de la semaine. Plus de 2/3 des femmes (moins de 25 ans) sont divorcées. Certaines ont retrouvé un compagnon, temporaire ou définitif. Une vit avec un couple. Quant aux hommes mariés, leur fidélité peut poser question. J'ai été témoin de quelques drames dans ce sens. Si la femme est objet de plaisir et d'évasion, bien des conversations et des situations pourraient manifester cela... Je crois que ce serait se tromper que d'en rester là. Même temporaire, il y a de réelles valeurs engagées dans leur amour : « aimer et être aimé », avec ce que cela comporte de soif de relation, d'exigences de don de soi, de respect de l'autre, d'acceptation pour se comprendre et mieux se connaître. On sait distinguer la fille sérieuse de la « putain » et l'homme sérieux du « coureur ». On semble retourner à une vérité première des choses qui fait que l'on fait fi des « qu'en dira-t-on » ou des tabous... et surtout qui fait éclater « le défendu du permis ». La notion de culpabilité chez les jeunes est heureusement ignorée. Ce qui ne leur enlève pas, pour autant, une conscience de leurs exigences et de leurs devoirs. Ils reconnaissent dans des situations concrètes, d'avoir agi comme des « salauds ». L'étonnant est que le paraître n'existe pas ou très peu. Pas de façade ! Même

certains aspects de leur vie privée sont révélés au grand jour. Une telle est-elle enceinte ? une autre n'a plus ses règles et va sans doute devoir se faire avorter ? Un tel a-t-il couché avec telle ou telle ?... véritable maison de verre où j'ai pu pénétrer ; il est vrai, par l'amitié qui me lie avec un grand nombre d'entre eux. Rares sont les cas où l'on juge et condamne à ce niveau. On explique, on justifie au nom de « c'est la nature » ou « c'est normal ». Je me souviens d'une conversation avec 4 copains, un soir, au bistrot. L'un d'eux vivait depuis quelques temps avec une fille et devant nous tous, il me posa cette question : « explique-moi, Eugène, pourquoi certains soirs elle n'en veut pas, et pourquoi le matin elle en veut ». Personne ne s'est moqué de sa question. Cela a provoqué tout un dialogue sur les rapports entre homme et femme, sur ce qui les différencie et fait leur originalité, sur ce que c'est qu'aimer.

Richesse que ce partage au « ras du sol » où les problèmes de tous les jours (ceux du travail, du couple, de la famille, des loisirs...) sont partagés. Les occasions ne manquent pas où avec tel ou tel on peut « faire la vérité ».

Il faudrait mentionner la situation des mères de famille qui le matin laissent leurs enfants, pour les reprendre seulement le soir.

Leur niveau de vie est moyen. L'ensemble gagne en dessous de 1.000 F nets par mois. Les loyers sont relativement bas, entre 120 F et 250 F. Certains logent dans leurs familles.

Cette description manifeste un manque essentiel à leur personnalité qui a du mal à émerger : il s'agit de la prise de conscience collective de leur vie et particulièrement de leur vie de travail. Je crois que, pour une part, ils n'en sont pas responsables. Tout est fait pour que les problèmes soient vus sous l'angle personnel et non pas dans leur dimension collective.

Cependant il faut noter tout un effort mené avec des copains qui a abouti, aujourd'hui, à un regard commun sur toutes les transformations nécessaires pour que les salaires, les conditions de travail, l'hygiène, la sécurité et l'ambiance

puissent permettre un meilleur épanouissement de tous. Toute cette réflexion préparée avec une dizaine de copains (hommes et femmes), a permis, par deux fois, la rencontre de plus de la moitié du personnel de l'usine. Si les résultats n'ont pas été ce que nous espérions, à savoir : la mise en place d'une section syndicale, la mise sur pieds d'élections de délégués du personnel et la création d'un comité d'entreprise... il y a eu là l'expression d'une première solidarité et un début de prise de conscience collective des problèmes auxquels nous sommes affrontés. Mais est apparu également l'influence du patron qui a su, dans ces circonstances, en réunissant plusieurs fois les divers responsables de l'usine (chefs d'équipe, contre-maître...) faire suffisamment de chantage pour stopper toute revendication possible et la mise en place de « structures de dialogue ».

Les copains et l'Église

Ce qui frappe tout de suite, c'est l'insignifiance de l'Église dans leur vie quotidienne. Tout au plus est-elle comme le lieu de célébration collective d'une naissance, d'un mariage ou d'un décès. Ils savent que l'Église locale est de leur côté, qu'elle est pour l'ouvrier... Mais là encore, elle est vue comme extérieure à eux, comme autre..., celle qui est riche de son savoir (« on sait des choses ») mais de ces « choses » qui ne les rejoignent pas. Dans ce sens, elle est d'un autre monde dont ils n'attendent rien. Je ne pense pas qu'elle soit pour eux, dans son visage actuel, rencontre de Dieu. Ce serait plutôt l'inverse, dans la mesure où elle leur apparaît comme la garante de certaines valeurs morales avec lesquelles les jeunes ne sont plus aujourd'hui d'accord (couple, famille, conception du bonheur etc.). Dieu ? Jésus-Christ ?... des inconnus, des étrangers dont ils se passent fort bien.

Pour moi ceci ne fait que me confirmer, jour après jour, qu'il y a une nouvelle manière de vivre et de dire J.C. dans des termes et des signes tout autres que ceux dont on se sert pour le peuple chrétien. Nécessité d'un approfondissement, et d'une compréhension de ma propre foi qui font éclater maintenant tous les cadres dans lesquels elle a pu s'exprimer jusqu'à ces dernières années.

De l'usine X. au monde ouvrier de Miramont.

Très vite s'est posée pour moi la question de l'engagement syndical. Je ne connaissais rien du monde ouvrier, encore moins ses structures qui peuvent permettre prise de conscience et action. J'ai attendu un an avant de prendre ma carte à la C.G.T.

Découverte du syndicat et de son organisation.

Je participe aux réunions de l'union locale. Prise de contact avec le secrétaire de l'union départementale et avec le permanent des cuirs et peaux pour l'Aquitaine qui vont animer plusieurs de nos rencontres. Se crée alors au sein de l'U.L. une commission de l'Industrie de la Chaussure dont je suis le secrétaire. L'objectif est de permettre la création de sections syndicales d'entreprises, dans les différentes usines de la chaussure. Le seul syndicat implanté à ce moment-là, est le syndicat autonome. Ceci donnera naissance, dans un premier temps, à une série d'informations concernant les salaires, les conditions de travail, le syndicat etc. à l'aide de feuilles photocopiées et distribuées à la porte des usines.

Dans un deuxième temps, à la création d'une section C.G.T. aux établissements Y (420 ouvriers) et un essai aux établissements X qui a avorté.

Actuellement, après avoir recomposé le bureau de l'U.L., nous mettons sur pied des « cours du soir » ; afin de permettre à tous les syndiqués de se former.

Personnellement, un tel engagement, s'il me prend beaucoup de temps, me permet d'être plus au fait des problèmes des diverses entreprises de Miramont et, peu à peu, de mieux pénétrer la mentalité ouvrière... et qui sait ? un jour, de devenir vraiment l'un d'entre eux.

“ Ma foi et mon engagement ”

C'était ainsi qu'était posée la question centrale de notre réflexion. En fait, j'inverserai les termes, car dans la réalité, c'est ainsi que se situe ma recherche. Si la foi et ma responsabilité sacerdotale sont premières dans le choix de mon engagement... car c'est bien de mon amour de Jésus-Christ et mon

désir de le signifier, en lien avec l'Eglise, aux hommes que je veux également aimer de toutes mes forces, qui ont provoqué ce choix, en allant à l'usine et qui lui donnent tout son sens. Ceci dit, demeure une priorité à la vie, vie de travail tel qu'il décape un bonhomme, vie d'homme, vie avec les hommes d'un milieu à la sensibilité, à la mentalité, à la culture dont j'étais loin de soupçonner la richesse et, en même temps, la difficulté pour laisser remettre radicalement en cause ma propre sensibilité et ma propre culture (humaine et chrétienne) par ce que sont et subissent les copains. Dans ce milieu, chacun d'entre nous est très conditionné par son histoire personnelle mais peu à peu, par le système dans lequel il vit, système où l'homme est considéré moins qu'une machine (une machine s'amortit, on y fait attention, elle a le droit de tomber en panne, elle n'est pas appelée à rendre plus que ses possibilités). « Nous, on nous presse, comme un citron, et quand on craque... rien n'est plus facile, on vous remplace ». Il me semble qu'on en est encore à la lutte pour la vie : il faut tenir, sans quoi, comment vivra-t-on ? Comment résoudre le problème des traites (voiture d'occasion, meubles, télé etc.) ? Je connais des copains, qui pendant leurs congés, font du travail noir, afin de pouvoir régler un certain nombre de factures (eau, électricité, impôts, assurances, etc.). Tout ceci est pour moi un appel à demeurer ouvrier. Mais également, avec d'autres copains, il nous est apparu aussi urgent de passer de la lutte pour la vie à une lutte pour l'homme, qui s'exprime par une soif d'être reconnu dans sa qualification professionnelle, dans ses aspirations, dans ses possibilités d'initiative et de responsabilité, dans sa dignité humaine. Pour ceux qui sont syndiqués, le syndicat m'apparaît un des lieux privilégiés pour exprimer leur point de vue sur l'homme et sur la société... mais d'abord pour se dire à eux-mêmes ce qu'ils sont.

J'en suis à ce stade d'une lutte pour l'homme. Un copain me disait : « Toi, tu es toujours du côté de l'homme. Tu ne comprends pas que finalement, seuls comptent le pouvoir, l'argent, l'autorité du patron... et que tu n'y changeras rien ».

C'est ma raison d'être que de vivre de telle sorte que l'homme puisse devenir un être de relation, où vérité, justice,

amour en soient comme le fondement et la recherche. Jésus-Christ, son évangile... à ce niveau, me permettent de découvrir la dimension extraordinaire de ce qu'on voudrait que soit l'homme, l'homme libre.

« Semblable aux hommes, comme une homme » (Philippiens 2/5-6). Passer sa vie à être un homme, comme les autres hommes, faisant ce qu'ils font, agissant avec eux... Etre d'abord cela. Ce qui ne va pas de soi ! « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il demeure seul » (Jn 12/24-26).

Le temps prend ici toute sa dimension et son épaisseur.

Temps de décantation, temps de maturation. Dans ce que j'ai décrit, j'ai pu donner l'impression d'être surtout sensible aux lourdeurs et aux lenteurs, à toutes ces forces d'inertie, de mort, de division et d'incompréhension de ce monde auquel j'appartiens. Peut-être, tout simplement, parce que ce « Monde » m'a révélé à moi-même mon impatience et mon incapacité à « être jeté en terre », à « mourir » et ma propre solitude. On ne s'improvise pas homme parmi les hommes. Ce qui me frappe dans l'évangile, particulièrement à travers les béatitudes, c'est que l'homme n'existe, n'est vivant, au sens fort de ce mot, que *par* et *pour* les autres. Or les rapports humains, rapports entre ouvriers, rapports entre patron et ouvriers... se traduisent en rapports de forces. Il y a le fait de la lutte des classes. Il y a surtout, je crois, la priorité absolue donnée au profit. « Vous ne pouvez servir deux maîtres, dit Jésus. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent » (Mth. 6/24). Vous ne pouvez servir l'homme et l'argent. Pour que l'homme soit vu comme un être de relation, ses rapports doivent se traduire en termes de service, du moins si on en croit l'évangile. « Vous m'appelez maître et Seigneur et vous dites bien, car je le suis... Je vous ai donné l'exemple (le lavement des pieds). Le serviteur n'est pas plus grand que le maître » (Jn 13/12)... « Je suis au milieu de vous, comme quelqu'un qui sert » (Lc 22/27) « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir et donner sa vie » (Mc 10/45).

Voilà défini un nouveau type de relation aux hommes qui ne peut que déboucher sur le vécu de l'amitié et de la fraternité. « Je ne vous appelle plus serviteurs. Je vous appelle amis » (Jn 15/15). Dans l'aujourd'hui de nos vies, vivre cela, serait l'aujourd'hui de Dieu. J'en suis très loin. Car demeure en moi ce conflit permanent entre ce désir de vivre en état de service et mon aspiration à me réaliser, en sauvegardant ma soif d'indépendance, ma soif d'initiative et de responsabilité, mon instinct de puissance et mon petit bonheur personnel, mes habitudes, mes goûts etc. Le conflit se joue entre « être soi-même » et « être avec les autres ».

Vivre comme un homme et dire ce que je crois. Dans « Evangéliser, c'est faire quoi ? » de René Salaün, il est écrit : « L'accès à la foi n'est pas au bout d'un développement homogène de l'homme, fût-ce de l'homme en ce qu'il a de meilleur et de plus profondément humain : sa fidélité au bien moral, même son dévouement au service de son semblable ». Il m'est arrivé, en essayant de relire les événements d'une journée ou d'une semaine de relier ceux-ci à telle ou telle parole du Christ, y voyant là une découverte de sa présence au cœur de la vie des hommes. Ainsi je disais : « Dans l'usine les yeux commencent à s'ouvrir. Personne aujourd'hui, n'accepterait de sortir après l'heure. Les gens réagissent et prennent conscience de leurs droits, se sentent davantage solidaires. Je redécouvre, par là, un certain visage de J.-C. à travers ce qui nous touche de l'homme ».

Actuellement, je m'interroge sur ce type de recherche de Dieu où la tentation est grande de « plaquer Dieu » à ce que nous découvrons ou vivons de la vie des hommes. Saupoudrer de l'évangile pour donner une certaine coloration aux événements, aux faits, aux gestes et aux paroles, n'est-ce pas réduire tout l'évangile à un simple humanisme ? Dire, par exemple, comme en A.C.O., que le dynamisme du mouvement ouvrier peut être lu comme le dynamisme du Royaume de Dieu ou significatif de l'action de l'Esprit de Dieu est trop facile. Non, la foi n'est pas au bout de l'homme. Dieu est une réalité et non d'abord une exigence. Il est le « Je suis » de la Bible. Dieu ne se réduit pas à l'homme. Même s'il est vrai que les réalités humaines comme l'univers dans lequel je suis

peuvent me parler de Dieu, un peu à la manière dont l'arc-en-ciel, aux premiers temps du monde, disait l'alliance de Dieu et de son peuple... en fait, pour moi Dieu est le Tout Autre... dans ce sens il est au delà de nous-mêmes, il est ce « plus que l'homme ». Pour moi, Dieu est perpétuelle interrogation : Qui est-IL ? Qui suis-je ? ou encore qui est l'homme ?

Alors, comment dire ce que je crois, lorsque j'en suis là, un peu comme à la recherche de Dieu et de l'homme ? Le nœud du problème du langage de la foi n'est-il pas dans cette difficulté à exprimer à soi-même celui en qui je crois ?

Je sais que Christ est mort et ressuscité et que nous n'avons rien d'autre à proclamer... que ~~mon~~ espérance pour les hommes est bien cette victoire définitive de la Vie sur toutes morts. Mais concrètement qu'est ce que cela veut dire et qu'est-ce que j'en vis ?

C'est pourquoi, quelle que soit la valeur ou la non valeur du témoignage que je peux porter, ce que je suis ou vis ne prend toute sa dimension qu'à travers ce signe vivant au milieu des hommes (« j'établirai ma demeure parmi les hommes » — « ils seront mon peuple et je serai leur Dieu »)... c'est bien l'Eglise, même si celle-ci donne toutes les apparences d'une demeure aux murs lézardés ou effondrés. Dans ce sens j'adhère à la conclusion de la note du comité théologique de Lyon « Pour une approche de Jésus-Christ » : « L'Eglise catholique témoigne de Jésus, non pour le confisquer à son profit et récuser les efforts entrepris pour découvrir à nouveau son visage. Malgré son infidélité pratique, elle témoigne de Lui de sorte que nul ne le mesure à son seul désir, mais écoute jaillir en Lui le désir de l'Esprit ; liberté de Dieu ».

Pour moi, concrètement, l'Eglise, c'est ceux et celles avec qui je peux chercher, pour rencontrer en vérité et dans l'amour, Dieu et l'homme. Les lieux de cette recherche sont divers et peu nombreux. Il y a le groupe auquel j'appartiens : la M.D.F., l'équipe, ce groupe que nous formons... et puis, ce cheminement vécu avec quelques laïcs en A.C.O. et J.O.C., quelques prêtres du diocèse, quelques P.O. de Bordeaux. Tout ceci est fort ténu. Quant à la célébration de cette recherche... peut-être sera-t-elle pour demain. Actuellement j'en suis là.

Région Nord

La région Nord comprend :

- quatre équipes M.D.F. (Compiègne, Troyes, Père-en-Tardenois, Villiers-Saint-Georges),
- trois équipes M.D.F.-diocésains (Reims, Tergnier, Mission de la Mer),
- cinq équipes associées (Chelles, Amiens-périphérie, Liévin, Auxile-Château, Campagne-lès-Hesdin),
- et trois isolés (P. Béhague, G. Maës, et Ch. Pouyé).

Vingt-quatre prêtres travaillent manuellement à temps complet, quatorze travaillent à temps partiel et dix-huit sont « permanents ». Les équipes de

Compiègne et de Troyes sont des P.O. sans responsabilité territoriale ; la Mission de la Mer, qui n'a pas de « paroisse », est cependant responsable d'une « communauté chrétienne maritime » ; les neuf autres équipes, tout en étant au travail, ont aussi des responsabilités, diversifiées d'ailleurs, par rapport à une église locale.

Depuis l'assemblée générale des 2-3 septembre 1972 et dans le prolongement de la réflexion des années précédentes, la région Nord a initié cinq fois une journée. Nos efforts ont porté essentiellement sur deux points : la recherche commune (R.C.) sur la foi et la complémentarité entre la recherche régionale et le travail des ateliers.

La recherche commune sur la Foi

La piste sur la foi

Parmi les quelques questions fondamentales à approfondir, nous retenons en priorité, le 3/12/72, la piste sur la foi, sans exclure les deux autres, sur l'Eglise et le ministère.

Foi et politique

Puis, le 1/4/73, nous nous disons les uns aux autres les premiers éléments de notre R.C., rassemblés surtout autour de « foi et politique ». L'équipe de Chelles a échangé sur la manière dont elle a vé-

cu personnellement les élections et le passage de l'U.D.R. au P.C. et comment cela a été vécu avec des militants engagés politiquement et affrontés à d'autres chrétiens situés en sens inverse (« faut-il avoir fait l'option socialiste pour être chrétien ? »). La réflexion de l'équipe de Tergnier a été provoquée par l'engagement politique assez caractérisé de l'un de ses membres qui s'est présenté comme délégué suppléant P.S.U. pour les élections.

L'équipe de Reims s'est interrogée quand elle a été sollicitée pour signer un appel du Comité de soutien aux candidats de la gauche (« la foi, le sacerdoce, le chrétien, le prêtre ont-ils un mot à dire, et lequel, dans les réalités humaines, par exemple le programme commun ? »).

Cependant plusieurs équipes font alors état de difficultés d'embranchement pour la R.C. C'est la « *tentation de non réflexion* » : on a tendance à « suivre la vie, sans dégager de lignes éclairantes ». Nous vous précisons alors que la R.C. peut être une aide entre les équipes à condition qu'elle « parte réellement de ce que nous vivons », qu'elle « soit un partage de ce que nous vivons de Jésus-Christ » et qu'elle « embraye sur la confrontation de nos options » (Courrier, n° 1) ; cela n'a pas d'importance que les points abordés soient différents ; s'il y a de vraies confrontations, la R.C. ne sera pas anarchique ; la R.C. ce n'est pas la même recherche pour tous ; c'est une « communion de recherches ». Ceci dit, il reste toujours que la confrontation est un art difficile et qu'elle a besoin d'être aidée par des hommes compétents.

Les échanges des trois autres rencontres régionales (31/5/73 ; 21/10/73 ; 21/1/74) se regroupent autour de quelques points essentiels : « *vivre la foi et pas seulement la dire* » ; « *me dire à moi ma propre foi et pas seulement la dire aux autres* » ; « *vivre et exprimer à d'autres la force libératrice de la foi en Jésus-Christ* ».

La foi modeste

* *Notre foi devient plus modeste, plus silencieuse. Comment ? Pourquoi ? A quoi cela tient-il ? Est-on démuné devant le monde actuel ? Est-ce un manque de foi ? un silence de démission ? N'avons-nous plus rien à dire aux hommes d'aujourd'hui et Jésus-Christ non plus ? Nos balbutiements sont-ils mieux que la foi ? Telles ont été les interrogations de l'équipe de Reims qui, pour favoriser la réflexion commune, a accepté d'envoyer à l'ensemble de la région son témoignage limité. De son côté, l'équipe de Chelles a fait sa session d'équipe en début d'année sur un thème semblable.*

La foi inutile

* *Non seulement notre foi est modeste et silencieuse, mais elle apparaît parfois complètement inutile. Dans « certains endroits radicaux », il faut renoncer à l'immédiat de l'annonce de la foi : « laissez-nous vivre humainement » nous disent des hommes en contact avec la psychanalyse, des maoïstes, des chré-*

liens qui passent sérieusement et efficacement à un plan politique. Et nous percevons chez beaucoup d'entre nous un glissement assez caractéristique, que l'équipe d'Amiens a décrit, d'après son expérience, en quatre étapes : « Première étape : c'est la perspective traditionnelle d'une foi totalitaire, où on prend, soi-disant, toutes les décisions, syndicales et pastorales, à la lumière du Christ qui est partout. Une deuxième étape est nécessaire : sinon on fait du fourre-tout et on ne fait pas avancer la foi ; dans une grève, par exemple, on ne se décide pas au nom de la foi, mais d'après des motivations humaines. Dans la troisième étape, l'épuration va tellement loin qu'on ne voit plus comment la foi se situe dans tout cela. Depuis un an, on a éprouvé le besoin de se dire sa foi les uns aux autres ; notre foi n'est pas évidente ; si on ne se la dit pas, on risque de s'endormir ; ce n'est pas simple de voir ce qui est de la foi et ce qui ne l'est pas : l'action humaine et l'action de Dieu se rejoignent et il y a une part de mystère qu'on n'a jamais fini de découvrir. Une quatrième étape nous paraît nécessaire : il y a un risque de faire seulement des débats intellectuels ; il nous faut aller jusqu'à la prière ; on a à s'aider à vivre la foi ensemble... ». Mais alors où peut-on vivre et exprimer la foi ?

Ma foi, je la vis dans la promotion de l'homme

* Nous sommes tous agacés et réticents quand nous entendons dire que l'avancée du monde ouvrier est en même

temps une avancée de la foi et de l'Eglise ; nous refusons cette récupération du monde ouvrier par l'Eglise. Et pourtant « *ma foi, je la vis dans la promotion de l'homme* » (Villiers) ; « notre nouvelle vie est entrée en conflit avec la foi ; nous découvrons des choses essentielles chez les gens et chez nous ; nous partageons les mêmes projets (syndicaux, politiques) ; nous sentons bien que nous ne pouvons plus isoler la foi de l'humain (libération des hommes, progrès, développement) » (Tergnier) ; « la libération en Jésus-Christ passe à travers la libération des hommes : dans toute cette réalité du monde maritime (30 000 personnes pour le monde maritime français), c'est une certaine dignité de l'homme qui se fait ou se dégrade ; s'il n'y avait pas cette base humaine, on ne saurait plus où est notre foi, même si Jésus-Christ reste lui-même » (Mission de la Mer).

Quelle est notre foi ?

* Finalement, *quelle foi vivons-nous ?* Tout le monde parle de libération ouvrier et de libération en Jésus-Christ. Nous voulons éviter le dualisme entre les deux ; nous protestons contre des liens trop simplistes entre foi et vie ouvrier ; mais nous risquons de plaquer Jésus-Christ sur nos engagements humains. Nous avons donc à « mener une opération critique sur le mot » libération », qui est devenu un heureux fourre-tout, à faire un éclairage biblique sur libération humaine et libération en Jésus-Christ, à découvrir et à typer les efforts de libération humaine et ce en quoi Jésus-Christ nous libère » (Compiègne).

Nous avons à « remettre notre foi en place : constater l'incroyance autour de nous, une fois ça passe ; mais le faire continuellement, ça nous oblige à nous interroger » (Fère). Le prix à payer par nous est très cher pour *faire une bonne soudure entre la foi et la vie* : vivre la foi pendant des années dans un monde athée nous conduit souvent au silence de notre bouche ; mais n'allons-nous pas parfois jusqu'au silence de notre cœur ou de notre conscience ? Notre conscience ne devient-elle pas étanche à l'interrogation de Jésus-Christ ? Au terme de ce triple rabotage (de l'expérience humaine acquise par la vie professionnelle, de la pratique de la vie syndicale et militante, de la conscience et de la pratique politiques) que reste-t-il de notre foi ? Devient-elle inutile ou un luxe que certains pourraient se payer, mais qui resterait très loin des urgences syndicales et politiques ? La question n'est donc pas seulement de dire la foi aux autres, mais de se la dire à soi-même : comment, au cœur de notre vie, la foi est-elle libérante ? Quelle chaire mettons-nous sous les mots : Jésus-Christ, sauveur de l'homme ?

La force libératrice de la foi

* Nous avons alors commencé en région à nous dire ce que nous vivons de Jésus-Christ : il s'agit pour nous de *nous communiquer nos débuts de réponse* et pas seulement d'additionner nos questions sur la foi. Notre foi est souvent vécue comme un « *clair-obscur* », avec des moments où nous saisissons un rapport direct avec Dieu et d'autres

moments où c'est le silence et l'absence de Dieu. Elle est aussi vécue comme une « *solitude appelante* » : une solitude au travail, dans le quartier, dans le logement, où ce que nous vivons de plus profond n'est souvent pas perçu ; une solitude appelante, car ce creux, cette absence de Dieu reconnu nous pousse à rendre sympathique le nom de Dieu et de l'Eglise : « je vis dans une Eglise qui n'est pas libérante pour beaucoup de monde ; je voudrais que ma manière de vivre montre aux copains que la vie en Eglise est libérante ; c'est pour cela qu'actuellement mes préoccupations sociales sont plus fortes que mes préoccupations de communication de la foi ». « Jésus est mon Sauveur en déplaçant mes centres d'intérêts, en me provoquant à d'autres amours et à d'autres haines ; je vis une portée musicale dans mon dialogue avec quelqu'un et c'est Jésus-Christ qui écrit les harmoniques » « La foi est pour moi une proposition de liberté plus grande, une libération de mes chaînes, une chance et un privilège, car elle me rend capable de me reconnaître faible, vulnérable, pécheur ; elle est source d'un dynamisme nouveau et indestructible... elle est libératrice, car bien loin de me désespérer, elle me réconcilie avec moi-même... elle est une joie et une force, car c'est comme je suis que je suis aimé et non tel que je voudrais être ; elle est une attente perpétuelle, un guet inlassable de Celui qui nous libère tous... ». « Le fait de la lutte des classes, dans laquelle on prend parti, nous permet de nous libérer d'une fausse charité, d'un faux universalisme ».

D'une foi claironnante à une foi amicale

• Nous dire à nous-mêmes notre propre foi est déjà difficile, mais exprimer à d'autres la force libératrice de la foi est encore moins facile. Certains constatent deux registres en eux : au travail, pour exprimer sa foi, on est discret, on essaie de témoigner plutôt par des attitudes que par des paroles, mais en paroisse on a parfois un rôle d'enseignant et on y va presque à bras raccourcis. Plusieurs insistent sur le passage qui s'est opéré chez eux d'une « foi claironnante » à une « foi amicale » : « ma foi se traduit par une communion profonde à leur vie, plus que par une expression » ; « c'est plus à partir des faits qui se vivent dans la boîte et non avec des paroles que je peux exprimer ma foi » ; « on essaie de vivre sa foi ; mais on ne l'exprime pas tellement ; et pourtant dans tout ce qu'on vit, il y a une réelle expression de la foi, même si ce n'est pas une expression verbale » ; « une longue

communion est nécessaire pour qu'il puisse y avoir un vrai langage » ; « comment être ami ? comment être autorisé à parler de la foi comme à un ami ? ». « Je reste persuadé que Jésus-Christ ne cesse de solliciter les camarades ; à nous de tenter avec eux de repérer où cette rencontre se réalise dans leur vie et d'aider à ce qu'elle devienne une rencontre consciente de Jésus-Christ. De toutes façons, il n'y a pas de passage obligé pour Dieu, nul ne peut baliser les chemins de Dieu ». « On doit avoir une modestie terrible pour dire la foi aux autres ; j'ai toujours peur qu'on tourne à un certain humanisme ou socialisme et qu'on enlève la couleur propre de Jésus-Christ ; de même quand j'entends parler de "projet de Dieu", j'ai un peu l'impression d'un projet de Dieu économiquement, moralement parfait et que ce serait à nous de le faire passer aux hommes ; moi, j'ai l'impression d'un Dieu peintre qui avance tout doucement... ».

Voilà quelques aspects de notre recherche commune régionale sur la foi.

La complémentarité entre recherche régionale et travail des ateliers

Le bureau régional, se rendant compte que le travail des ateliers était ignoré dans plusieurs équipes, a interpellé l'ensemble le 1/4/73 : « Nous savons qu'il y a des ateliers à la M.D.F.

largement ouverts aussi aux équipes associées. A quel atelier notre équipe participe-t-elle ? Qui y participe et pourquoi ? Si nous n'y participons pas, nous paraît-il utile ou inutile de le faire ?

Qu'avons-nous retiré de notre participation à tel atelier ? ». Et à chaque rencontre régionale, un flash est donné sur les ateliers suivants auxquels on a participé. (Équipes territoriales urbaines et rurales - Atelier P.O. - Atelier Tiers-Monde - Atelier Ouvriers agricoles - Atelier Tertiaire agricoles - Atelier Ruraux-ouvriers).

En bref, les rencontres régionales bénéficient de la réflexion plus poussée (au 2° degré) des ateliers spécialisés ; elles peuvent aussi servir de relais entre les équipes et les ateliers, en en faisant connaître concrètement l'existence et le travail et en donnant le goût d'y participer. Elles peuvent également aider les ateliers à ne pas s'enfermer dans leur spécialisation et à être attentifs aux richesses qui se vivent aussi dans l'ensemble d'une région.

Centrées en priorité sur la recherche commune sur la foi, en lien avec les

autres régions et en conformité avec les orientations de l'assemblée générale de 72, ces rencontres régionales veulent permettre à toutes les équipes, associées entre elles et avec la M.D.F., y compris les plus contestées et les plus isolées, de trouver un « *espace de liberté* » ; de mettre en commun, de confronter fraternellement ce qui leur tient le plus à cœur et de favoriser ainsi une « *communio des recherches* ». Réservées d'abord à un ou deux délégués d'équipes, elles se sont élargies à tous ceux qui le veulent, pour permettre une meilleure participation au travail collectif. Et puisque plusieurs équipes ne sont *plus uniquement* « *sacerdotales* » mais sont des « *équipes apostoliques* » dans lesquelles des religieuses et parfois des laïcs sont à part entière régulièrement, désormais nos rencontres seront aussi ouvertes à ces quelques religieuses et laïcs qui ont de vraies responsabilités dans la « *vie* » de l'Eglise.

Région Ouest

Ce texte essaie d'éclairer des questions posées et discutées dans la rencontre régionale. Les carrefours étant divers, il est impossible de tout reprendre, sous peine d'indigestion. En parlant du thème

de la co-responsabilité on touche cependant des points abordés par des groupes rassemblés sur d'autres pistes : ainsi « pourquoi » s'engager ?

Coresponsabilité, pourquoi ?

Pour des raisons à la fois humaines et chrétiennes.

Les hommes sont faits pour être ensemble, construire ensemble, se construire mutuellement. Leur vocation est de devenir hommes par leurs interrelations, affectives bien sûr, mais aussi coopératives. Freud, Marx (l'homme, être générique) analysent diversément les interdépendances qui façonnent les humains et leur histoire. Le vieil Aristote avait déjà professé que l'homme, doté du langage pour communiquer, est un « animal politique ».

J-C, homme véritable, veut une Eglise humaine. Elle est plus que cela, puisque c'est lui qui la construit, la vivifie, la conduit, par l'Esprit : et il lui demande de n'être pas « mondaine ». Mais il ne la

retire pas de ce monde, ni de l'histoire (ni des histoires). Il la fait d'hommes, pour les hommes, au moyen d'hommes.

Dans une humanité collective suscitée en vue du Christ, l'Eglise est collective : pas une simple collection ; mais un corps. En même temps diverse (par les cultures, les fonctions, les charismes : 1 Cor. 12 ; Rom 12 etc...) et appelée à l'unité dans une action solidaire (Eph. 4/10-15). On connaît les images qui illustrent cette vocation à l'unité dans la diversité, à la diversité en vue de l'unité : le corps (sans détriment de la Tête), la maison ou le temple (sans détriment du rocher fondamental), le peuple (sans détriment du Pasteur), les grains qui deviennent un seul Pain et un seul Vin. Le ministère

ordonné est voulu précisément pour signifier et servir la présence active de Jésus-Christ, comme Tête qui vivifie le corps, comme Rocher qui maintient la solidité de la foi ecclésiale, comme Pasteur qui rassemble, défend et soigne le troupeau. La magnificence et la munificence de Dieu ne peuvent se dire, les hommes ne peuvent la découvrir, que par la mise en œuvre de leurs dons divers et complémentaires : « Chacun a reçu sa

part du don... en vue de la construction du Corps, au terme de laquelle nous devons parvenir tous ensemble à ne plus faire qu'un dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu » (Eph. 4/8-13). Ceci ne supprime pas mais appelle la responsabilité particulière de ceux qui ont charge première de l'ensemble (1 Cor. 12/18, Eph. 4/11), puisque leur service c'est de susciter et coordonner l'apport de chacun.

... A l'égard de quoi ?

De la mission de l'Eglise évidemment. « Mission » est un mot dénoncé comme piégé, on voit bien pourquoi : la suite montre qu'il n'est pas employé ici au sens de captation, prosélytisme. Personnellement, je ne crois pas qu'on puisse faire l'économie de la notion de mission partout présente dans le N.T. « comme le Père m'a envoyé, moi je vous envoie ». Voir comment vie du Christ, mort, résurrection, Esprit, culminent dans la responsabilité de l'Evangile.

Mais qu'est-ce que la mission de l'Eglise ?

Présence au monde et à l'histoire des hommes

En effet l'histoire humaine est contenue en J-C, centrée sur lui et sur sa venue en un temps donné dans la trame qui se déroule depuis que Dieu crée (cf. Col. 1, et Eph. 1).

L'Eglise est dans le monde signe et service de l'Œuvre de J-C. Elle n'existe pas comme un en-soi, quelque chose qui co-existerait avec le monde, mais après avoir été fabriquée d'abord à part, comme dans un autre monde, comme un monde chrétien hors du monde banal. L'histoire des hommes, les questions qu'ils posent, leurs entreprises collectives ne sont pas neutres : cela intéresse Dieu, notre foi, notre charité, donc l'Eglise (cf. le début de Gaudium et Spes, la théologie d'Irénée, de Clément d'Alexandrie etc.).

Donc attention au dualisme. Comme disait un participant d'un carrefour : il n'y a pas un moment purement humain, et puis un autre stade... lequel risque d'être tellement objet de recherche qu'il ne viendra jamais. Nous serions comme le coiffeur qui affiche : demain on rase gratis.

a) Un temps fut où le monde était comme absorbé dans l'Eglise. On pensait

pouvoir résoudre tous les problèmes humains dans une synthèse totalisante, à partir de l'Évangile... La doctrine sociale de l'Église relevait encore de cette visée, visée dépassée dans la « Lettre de Paul VI au cardinal Roy » n° 51 par exemple, et plus encore dans le document des évêques français sur « Politique, Église et Foi » (Lourdes 19-7-72). Le temps est venu de la laïcité, de la « distinction des plans » comme on dit. Non sans provoquer une première forme de dualisme Église-monde. La sécularisation ayant peu à peu miné la chrétienté, celle-ci a eu comme réflexe de jouer la politique du ghetto, juxtaposant, voire opposant ses idéologies, ses projets humains et ses organisations à celles de la société profane. Nous sommes en train d'en sortir.

b) Mais c'est pour buter sur une autre tentation dualiste.

Nous tenons à respecter l'autonomie des « réalités profanes » : en effet, elles ont un sens en elles-mêmes ; elles ont leurs lois propres ; elles ont leurs organisations et leurs autorités, indépendantes de l'Église.

Mais, si elles ont *tout* leur sens (rien à chercher hors du monde et de l'histoire),

si leurs normes immanentes *se suffisent* (la politique c'est la politique, la guerre c'est la guerre comme dit Jaybert, l'amour c'est l'amour, etc.),

si leurs structures (idéologiques, culturelles, sociales) sont un donné *incontestable* à prendre ou à laisser, hors des prises de la foi,

celle-ci ne peut survenir qu'en surplus, à côté, après coup, sans raison d'être, sans place où s'enraciner, comme une in-

truse que personne n'attend. Si tout boucle sans elle, pourquoi s'en encombrer ? A moins de lui faire une chambrette dans l'intériorité privée : d'où la critique par Moltmann et J.B. Metz de la « privatisation » de la foi impliquée dans les théologies de Barth, Bultmann, et même Ricœur.

Or la foi vise dans l'humain un au-delà de l'homme, qui est sa relation à Dieu. L'espérance, au cœur de nos efforts terrestres, s'appuie sur une promesse et attend un avenir qui dépasse les réalisations historiques. La charité guérit et transforme l'honnêteté humaine en lui donnant une dimension divine.

Nous nous demandons : « Va-t-on au travail, s'engage-t-on, en vertu de la mission de l'Église, ou pour des raisons et des valeurs humaines ? ». La question se comprend : nous voulons éviter une démarche cléricale de captation et récupération. Mais elle n'est pas bien posée ; elle est pipée par le « ou » qui n'est pas neutre et qui, surtout, introduit en douce le dualisme signalé ci-dessus.

Il faut répondre : pour les deux raisons, non pas additionnées, encore moins concurrentielles, mais articulées, mieux : intérieures l'une à l'autre.

On n'est pas sérieux avec Dieu si on ne prend pas au sérieux la vie humaine. On ne respecte pas les partenaires si on ne respecte pas ce qui les motive et les conduit. Mais la vie humaine entre en composition avec la foi. Elle est, selon la foi, voulue par l'Amour créateur. Elle est travaillée par l'Esprit du Fils, qui n'a pas pris la race des anges, mais la chair et le sang des hommes (Hb. 2/14-18). La recherche de la vérité par les humains peut être une approche de la Vérité ; la tricherie éloigne de Dieu. Les

valeurs morales ne sont pas l'équivalent de foi et de l'amour par elles-mêmes : mais elles sont assumées dans la charité (Rom. 13/8-10. Col. 3/14). Il faut même dire que tout amour authentique (mais qu'est-ce que l'amour authentique sinon celui qui dépasse toute mensuration humaine ? Eph. 3/18-19) met en relation avec Dieu (1 Jean 4/7-8). Les déficiences voulues ou acceptées de la conduite humaine sont lues comme péché, manque à l'égard de Dieu, par le croyant. Elles ont à être guéries comme les maladies qu'affronta Jésus-Christ. Elles ne sont pas le mal définitif, à cause de Celui qui pardonne et remet en route. Ce qui fait que toujours le pardon est à l'horizon au delà des divisions ; et que nous devons espérer en l'homme en raison d'une promesse qui dépasse les ressources natives de l'homme.

Foi et humain s'interpénètrent si bien que l'Église ne peut ni comprendre ni dire la Bonne Nouvelle aujourd'hui sans emprunter aux divers groupes humains leurs approches de la vérité humaine (GS. 44/2).

c) Ce n'est pas une raison pour tomber dans un troisième piège, celui de la réduction, qui est une sacralisation et un retour subreptice à la « religion » de l'homme.

L'Église devient alors le monde, plus précisément le monde ouvrier en marche, ou le syndicat, ou le mouvement politique, ou le groupe qui permet de s'épanouir ensemble. C'est la thèse visée par le Cardinal Suenens quand il s'en est pris récemment au livre du P. Kamp : « Credo sans foi, foi sans credo ».

Les comportements raisonnables et altruistes c'est d'emblée la charité : en

tout cas ils ne relèvent d'aucun autre discernement que celui des analyses politiques, psychologiques ou sociologiques.

Et plus fondamentalement le sens de la vie se réduit aux significations que découvre la science et la sagesse des hommes, avec leurs ressources propres, quand elles étudient la nature des choses et le déroulement de l'histoire.

Lorsque nous disons, à propos de nos engagements, que nous ne venons pas apporter mais recevoir, non pas parler mais écouter, nous disons une chose très vraie : l'Église n'est rien si elle est hors du monde des hommes ; la charité n'est rien si elle n'est que mots ou intentions ; la foi ne donne aucun sens si ce n'est aux sens qui pré-existent déjà dans l'amour humain, l'honnêteté et la vérité. Il est vrai également que nous n'apportons pas de notre fonds à nous pauvres gens. Mais professer que Jésus-Christ n'apporte rien d'original serait démissionner. La Bonne Nouvelle, la charité, l'Esprit donné, surviennent à l'homme d'un Autre que lui, le conduisent au delà de ses propres perspectives.

C'est pourquoi Vatican 2, après avoir appelé les chrétiens à « mener leurs activités terrestres en unissant dans une synthèse vitale tous les efforts humains avec les valeurs religieuses » (GS. 43/1), et pour cela à « scruter, discerner et interpréter les multiples langages de notre temps » (44/2), ajoute qu'ils ont aussi, que les prêtres plus particulièrement ont aussi « à les juger à la lumière de la Parole divine » (cf. PO. 4/1).

Juger c'est autre chose que sacraliser. Juger c'est évaluer le sens, donner la juste valeur, trier, situer, en fonction de critères qui ne sont pas que « les lois et

les valeurs propres des choses créées et des sociétés elles-mêmes » (GS. 36/2-3). Autrement dit, à côté de la manière athée de réduire (laquelle tient qu'il n'y a que le monde et l'homme d'intéressant et qu'il ne faut pas s'évader dans les rêves religieux), il y a une autre simplification assez tentante pour nous, fortement critiquée par deux des carrefours. Elle consiste à dire tout de go : Jésus-Christ est présent, c'est l'œuvre du St-Esprit, l'Eglise est déjà là naissante. Ce n'est pas tout faux. Des choses intéressantes ont été dites en carrefour. Il faudrait un topo développé sur le discernement et sur la spécificité chrétienne pour clarifier la question. Mais on voit le piège : ne respecter ni les gens, que l'on récupère subrepticement (peut-être à cause de notre nostalgie d'un monde chrétien), ni la spécificité chrétienne, qui ne serait plus que verbale, formelle, consistant à dénommer autrement ce qui existe. Jésus-Christ est plus qu'un langage. Adhérer à lui est un retournement profond. La conversion réelle est peut-être impliquée dans l'honnêteté généreuse de beaucoup d'hommes (Rom. 2/7-16) : Dieu seul qui scrute les reins et les cœurs en est juge. Notre rôle n'est pas de distribuer les prix, mais d'appeler de la part de Dieu.

Nous ne sommes pas les premiers tentés par la réduction, ni les premiers à nous demander : « Qu'est-ce que vient faire Jésus-Christ dans toute cette histoire humaine ? Voici ce qu'en dit J. Delorme, à propos du fameux secret messianique, dans l'« *Évangile selon Saint-Marc* » (cahiers Évangile 1/2 p. 28) : « Le messianisme juif était vertical : les Juifs rêvaient d'une sorte de réussite absolument sûre et ils l'attendaient d'in-

terventions venant d'en haut... Notre messianisme serait plutôt horizontal : on attend cette réussite d'une force obscure immanente au monde. Le croyant est tenté aujourd'hui de mettre très vite une étiquette : cela c'est le Règne de Dieu à l'œuvre, cela c'est le Christ ressuscité... « Jésus-Christ est Fils de Dieu » ce n'est pas une étiquette qu'on peut mettre sur un processus purement naturel : C'est un autre genre de processus où Dieu lui-même agit et nous déconcerte. Et pourtant il se joue dans la vie humaine. L'histoire du Christ c'est vraiment une vie d'homme... Attention à la mythologie : vous risquez de créer un nouveau mythe si vous oubliez que le Christ est le Crucifié. Celui qui est présent au cœur du monde c'est le Crucifié ».

Tout ceci nous conduit à un autre aspect de la mission de l'Eglise.

Le service de la Parole, dans le service des hommes

La Parole c'est d'abord Jésus-Christ lui-même, comme révélateur aux hommes de ce qu'ils sont pour Dieu et de ce qu'est Dieu pour eux. C'est aussi ce qu'il a dit et fait, ce qu'il a dit à propos des signes qu'il réalisait. Et c'est ce qu'il demande à l'Eglise de dire et de faire, de dire à propos de ce qu'elle fait, des signes qu'elle réalise, du signe qu'elle constitue.

La présence pour la présence n'a pas de sens. On ne nous a pas attendus. On ne nous attend guère. Mais nous savons qu'à l'intérieur des motivations humaines de notre présence, joue une autre motivation qui est la révélation aux

hommes de ce que « l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Cor. 2/9).

Ici intervient la fameuse question du langage de la foi. Il faut la comprendre dans toute son épaisseur. Bien sûr il y a celle des mots : Dieu sait si nos mots sont usés, « piégés », irrecevables bien souvent. Mais d'autres mots seraient vite disqualifiés, si nous n'allons pas jusqu'à la mise à neuf de la signification de l'Évangile pour notre temps : pas seulement les « exigences » évangéliques, car on pourrait encore re-moraliser, mais le sens de la vie, des choses, des gens, de la vie ensemble, de la mort, du mal, de l'amour... Ce qui suppose que soit rencontrée la conscience des hommes, leurs centres d'intérêt, la manière dont ils s'interrogent, les réponses qu'ils se donnent, les valeurs qu'ils estiment...

A la racine on cherche à entendre, quand elles se formulent ou se cherchent dans le fond de la conscience (ce n'est pas toujours ni chez tous) les interrogations fondamentales : qu'est-ce qu'on est, d'où vient-on, que signifie la vie, où va-t-on, que faut-il faire, comment et pourquoi ? La révélation de Dieu ne se plaque pas de l'extérieur sur des esprits qui n'y ont aucun intérêt. Elle est réponse à une attente, fût-elle confuse. A une attente déposée, au creux de l'être humain toujours inachevé, par le Créateur lui-même de l'esprit humain, et attisée par l'Esprit-Saint. Cette attente peut transparaître et être perçue (moyennant discernement et compréhension) à travers bien des attitudes. Paul l'avait repérée à travers le culte du Dieu inconnu. Elle peut exister dans l'athéisme lui-

même en tant qu'il est rejet d'images caricaturales de Dieu.

Cette donnée explique nos pudeurs, nos respects, nos réticences à parler sans discernement : il y a eu tant de propos indiscrets ou prématurés ; il est si honnête de respecter les cheminements ; et surtout nous avons tellement à répondre nous-mêmes aux questions que nous partageons, dans le langage que nous partageons, en fonction de sensibilités humaines que nous partageons. Refaire de la foi : cela commence en nous-mêmes, et par nous-mêmes dans l'Église, qui rénove sa propre intelligence de la foi dans le rapport avec les hommes. C'est déjà un ministère de la parole, dit Vatican 2 à propos des prêtres, que « d'étudier les problèmes de notre temps à la lumière de l'évangile » (PO. 4/1).

Mais pour autant ne mettons pas en thèse que l'Église, que nous prêtres ou laïcs, n'avons pas à parler. Ne serait-ce qu'en préparant le temps de la parole.

Mais quelle forme de parole ? L'Évangile distingue et associe deux langages : celui des signes et celui de la parole claire. Jésus-Christ a « agi » et « enseigné » : sa parole disait le sens de ce qu'il faisait ; ce qu'il faisait cautionnait ses dires. Souvent il laissait l'interrogation posée par ses actes cheminer avant de parler. D'où notre préférence pour ce qu'on appelle le témoignage vécu. D'où notre souci de corriger ce qu'il y a de critiquable dans « le visage de l'Église ». Très bien, à condition qu'on n'oublie pas que les hommes ont droit, le temps venu, qu'on « leur rende compte de l'espérance qui est nous » (1 P. 3/15).

Or, pour savoir nous-mêmes ce que Jésus-Christ nous dit dans la vie d'au-

jourd'hui, quels signes de son amour du Père et des hommes sont attendus de nous et de l'Eglise d'aujourd'hui, quelles paroles peuvent exprimer quelque chose qui parle de lui à nous-mêmes, aux chrétiens, aux non chrétiens, une recherche est indispensable. C'est tous ensemble qu'on accède à la vérité de Jésus-Christ. Telle est la raison la plus foncière, le terrain par excellence de la coresponsabilité.

La responsabilité de l'Eglise déjà rassemblée

Ce titre vise à la fois les sacrements et la communauté chrétienne. Le sacrement englobant est l'Eglise. Les sacrements signifient et font l'Eglise, en particulier l'Eucharistie.

Eglise et sacrements ne sont pas séparables de la Parole ni de la présence au monde : sinon c'est le ghetto et la sclérose. La parole introduit aux sacrements et les appelle. Les sacrements font partie du signe ecclésial, ne serait-ce que pour ce fait éclatant : la masse des gens a contact avec l'Eglise par le biais essentiel de la pastorale des sacrements.

D'autre part, si l'Evangile n'est pas d'abord un système de pensée ni un code ni une idéologie, mais une révélation et une promesse faites à un peuple, et confiées à ce peuple pour être répercutées à tous, la coresponsabilité ne peut faire l'économie du souci de toutes les Eglises. On n'est pas missionnaire à son compte. De toute façon on porte l'Eglise sur son dos. Et notre témoignage, si valable serait-il éventuellement (?) ne vaut

et ne convainc que s'il est adossé à l'Eglise. D'où nos impatiences à l'égard de celle-ci. Mais aussi nos responsabilités dans son devenir. Le moteur activant l'Eglise, depuis St-Paul, et même depuis Jésus-Christ (qui faisait honte aux « justes » au sujet des centurions, publicains et Madeleines), c'est la mission. Encore faut-il que le moteur soit embrayé sur la bagnole.

C'est le travail qui commande

Ainsi la coresponsabilité est appelée par l'objet, par l'œuvre à faire. Elle ne fait appel à la conscience, à la conversion généreuse des « œuvrants » que par voie de conséquence. Elle dérive de la solidarité objective des aspects divers de la mission de l'Eglise : présence active au monde dans l'esprit de Jésus-Christ, service multiforme de la Parole, service des sacrements et des communautés. Aucun de ces éléments n'est isolable, ne peut tourner en rond sur lui-même comme un en-soi, ou prétendre constituer le tout ce qui est à faire. Des communautés closes sur leurs interrelations sans attention au monde, des sacrements désembrayés par rapport à l'existence, une parole, même biblique, cultivée sans être réactualisée, une présence au monde qui n'interrogerait pas la Parole, l'Eucharistie, l'Eglise, et ne serait pas interrogée par elles, seraient comme des atomes éclatés, des planètes sorties de leur orbite. Or, qui d'entre nous n'est pas porté à s'enfermer dans ce qu'il fait, à disqualifier ce qu'il ne fait pas, à ériger son choix en norme universelle de ce qui se

doit ? De là des « guerres de religion » dans l'Eglise, voire au sein des équipes.

Cette raison objective de jouer la coresponsabilité n'infirmes pas mais fonde les raisons plus couramment invoquées :

- la charité : aimez-vous les uns les autres ;
- le respect des personnes, des vocations et charismes, contre l'autoritarisme, ou le cléricalisme ;
- l'ecclésialité : tout membre du corps, du fait de l'Esprit-Saint et du baptême, a part à la mission du corps tout entier ;
- le témoignage : « Qu'ils soient un afin que le monde croie ».

Ces points de vue, pris du côté des sujets de la mission, s'imposent à nous. Le

document de l'Assemblée de Lourdes 1973 « Tous responsables ? » y insiste beaucoup. Ils n'ont tout leur sens qu'en fonction de leur raison d'être objective qui est l'Œuvre totale et diverse, méditée par le Père depuis toujours, pour laquelle Jésus-Christ est venu (Jean 4/34, 17/4, 19/30 etc.) au service de laquelle il embauche les ouvriers diversement qualifiés nécessaires à la construction (1 Cor. 3/5-17).

On dit qu'il faut inventer : des ministères pour les laïcs, de nouveaux types de ministère pour les prêtres. Cela répond aux aspirations de bien des personnes ; cela correspond à la nature de l'Eglise une et plurale. Mais c'est par-dessus tout la mission une et plurale qui l'exige et par conséquent en détermine les modalités.

La coresponsabilité comment ?

● Quelques réflexions rapides.

1. Les charismes sont très divers.

Le ch. 12 de la première aux Corinthiens y insiste, mais ne laisse pas croire que tous les chrétiens ont à « prendre le micro », à organiser ou à décider. Ainsi le témoignage vécu au ras de la vie ordinaire, ce que K. Rahner appelle l'apostolat de l'existence chrétienne, compte beaucoup pour la santé et la vitalité du corps ecclésial. On peut se référer par exemple aux conseils que l'épître de Pierre (1 P. 3) prodigue aux chrétiens de base, ou au sermon sur la montagne. Dans une Eglise tout entière ministé-

rielle, tous sont appelés à servir, ce qui ne veut pas dire que tout le monde a charge d'un ministère.

2. Ce mot évoque aujourd'hui une charge durable et reconnue au service de la communauté déjà existante, ou dans la présence servante de l'Eglise au monde. Cela suppose une certaine aptitude (spontanée ou à éveiller) à un engagement plus caractérisé, un certain sens du bien général, une capacité de réflexion. Etant donnés leurs chromosomes originels, ou leur situation de vie, ou leur état de conscience actuel, tous n'ont pas à être des « militants ». L'oublier peut

nous conduire à opérer des « forcings » irrespectueux provoquant des réactions de défense, et à des découragements injustifiés. Les sociologues observent que dans tout groupe les simples adhérents (qui d'ailleurs peuvent se réveiller subitement) l'emportent de beaucoup sur ceux qui prennent en main la cause du groupe. Ainsi les syndicats, mouvements et partis. L'Eglise n'échappe pas à la sociologie.

De plus il importe que les « consciencisés » ne se coupent pas de la « base » ou des « masses ». Ils ont bien à anticiper, interpréter, activer, coordonner : mais pas en s'attribuant le monopole du savoir ou du pouvoir. On sait ce que cela entraîne comme autoritarisme et comme formalisme abstrait du côté de l' « élite », de l' « aile marchante », de « l'avant-garde », comme démission et passivité du côté du peuple.

3. On reproche au système clérical trois choses :

- Laisser passifs les chrétiens ; d'où le problème prêtres-laïcs.
- Couper les clercs de la vie et du monde profanes ; d'où le problème Eglise-monde.
- Isoler les prêtres (et les évêques) dans leur principauté ecclésiastique : d'où le problème de la collégialité.

La mise en route de la collégialité veut remédier à ces trois malfaçons.

Elle promet la responsabilité des laïcs (dont les religieuses font partie). Elle s'arrange pour qu'ils prennent eux-mêmes en charge non seulement leur existence personnelle, mais les divers aspects de la mission de l'Eglise, et pour qu'ils

interviennent dans la réflexion et les orientations.

Un document romain envisage même qu'on institue des ministères par un rite d'investiture officielle. En France du moins, cela paraît une affaire de forme, secondaire. Ce qui importe c'est la réalité... et les réalisations : champ ouvert à l'invention, puis à la confrontation des expériences. Cela commence à se faire un peu partout. Et on peut dégager quelques repères.

• Etre fidèle à la vie. Donc voir d'abord les besoins réels, tenir compte des situations et des ressources en personnes et capacités, plutôt que de tirer sur l'herbe pour la faire pousser plus vite. Des mises en place formelles pour le principe, avec n'importe qui, par décret presbytéral ou épiscopal, se sont avérées prématurées, inadaptées, et ont échoué. Mieux vaut se hâter lentement. Mais parfois la vie c'est la réduction du nombre de prêtres qui oblige à revoir les choses : là encore les choses progressent plus réellement s'il y a déjà eu un travail des laïcs et avec eux, et si, au lieu d'improviser un bouchage de trou, on remembre de façon réfléchi.

• Assurer la souplesse. Attention aux structures encombrantes avec de nouveaux notables, peu efficaces. Attention aux laïcs gardiens de leur vérité d'un jour, ou de leur surface sociale d'Eglise, moins prêts que les curés inamovibles à passer la main quand il faut. Mieux vaut commencer par des collaborations, des concertations, des équipes de travail sur un point précis, que de se précipiter sur une structure englobante, une sorte de sénat (paroissial, de zone ou autre) qui serait académique ou asphyxiant.

• Equiper les bonnes volontés. Donc fournir des moyens pratiques de formation, afin que les responsables laïcs aient une réelle autonomie de pensée, et une autorité réelle pour donner leur avis. Des diocèses ont aussi commencé à les équiper financièrement pour la part de permanence horaire que leur service comporte.

• Gare au repli sur le groupe chrétien. Les besoins des croyants et les charismes qui y répondent cela compte. Mais il est fatal que prêtres et laïcs penchent d'instinct de ce côté, parce que les modèles d'exercice d'une responsabilité de type liturgique, catéchétique, communautaire, sont mieux connus ou imaginables. On doit ramer pour que les engagements au service évangélique du monde aient leur place et leur voix au chapitre. Il s'agit là d'un point très chaud dans les controverses pastorales. On dit : que les chrétiens ne soient pas détournés de leur présence au monde par des tâches d'« église », on a raison ; d'ailleurs c'est une tâche d'Eglise pour des groupes spécialisés de chercher à vivre et à dire la foi dans leur milieu. Cependant, respectons les vocations : certains peuvent être plus faits pour les tâches « plus classiques » ; et certains même pour mener de front les deux types de responsabilités. Et puis les

plus engagés ne se précipitent pas vers les conseils pastoraux ou les comités d'évangélisation, soit par principe, soit faute de temps. Or, s'il n'y a pas confrontation entre les efforts partiels, ni recherche d'une progressive cohérence ecclésiale, chaque spécialité risque de tourner court et en rond.

• Ce qui précède fait souhaiter des équipes, du moins des rencontres entre équipes, où prêtres, laïcs, religieuses, essaieront de jouer la coresponsabilité. Ces groupes seront le plus souvent larges, se retrouvant selon un rythme probablement peu serré. Une équipe « de vie » ne peut techniquement rassembler qu'un nombre restreint de participants.

• Sur ce fond de coresponsabilité baptismale, demeure la nécessité d'équipes de prêtres : il y a une responsabilité spécifique du ministère apostolique (cf. Vat. 2, Décret sur les prêtres n° 8/1), marquée par le caractère collégial de ce ministère. Avec le danger que l'équipe de prêtres, moins lourde, plus homogène, se retrouvant plus souvent, ne devienne dominatrice, déterminant toute chose. Le risque n'est pas insurmontable, si le travail et la réflexion avec les chrétiens sont présents et agissants dans la vie de l'équipe presbytérale.

Conclusion

Faire jouer la solidarité objective des tâches et des rôles entre prêtres, donner aux collègues droit de regard sur ce que je fais, me vouloir concerné par ce qu'ils

font, du fait qu'on est collectivement responsable d'un tout, relativiser mon option, mon action, mes lunettes, parce que c'est la construction commune du Corps

qui commande (Eph. 4/10-16), tous en savent la difficulté. Une responsabilité élargie aux chrétiens actifs multipliera les apports... mais aussi compliquera l'ajustement des personnes, des idéologies et préférences. C'est la règle du jeu depuis les origines de l'Eglise : il n'est que de relire la première aux Corinthiens par exemple.

Et surtout c'est la condition pour que s'opère le passage d'une Eglise pyramidale à une Eglise communautaire. On ne peut attendre que cela se fasse par en-

haut, du moins pas uniquement. Synode des évêques, conseils presbytéraux ou pastoraux, confrontations à Lourdes c'est bien : mais cela demeurera factice et peu opérant, ce ne sera que toits sans murs ni fondations, si le remembrement ecclésial ne commence pas par la base : la base c'est nous. Or, dit Paul (toujours aux Corinthiens, et à l'occasion de la pagaille dans l'Eglise), c'est sur le Christ que tout repose (1 Cor. 3/11). Ce qui veut dire que jouer ce jeu commun, désappropriant, est partie intégrante et constitutive de la fidélité à Jésus-Christ.

Nouvelles de la Mission

Nominations

Le Pape a nommé évêque de la Mission de France le Président de la Conférence épiscopale française : le Cardinal MARTY.

Conjointement, il a décidé de nommer, comme auxiliaire de l'évêque de la Mission de France, le Père Jean REMOND, actuellement secrétaire général de la Mission de France.

Voici comment le Cardinal MARTY annonce l'ordination de Jean REMOND, dans « Présence et Dialogue », n° 164 :

« Le 14 juin prochain j'ordonnerai évêque Jean REMOND. Il sera l'auxiliaire du président de la Conférence épiscopale au service de la Mission de France.

La Mission.

Le visage du cardinal Suhard s'impose à moi. Mission de France et Mission de Paris sont deux initiatives de l'archevêque de la guerre, de sa passion de l'évangile, de son amour des hommes, de sa lucidité. L'évêque est d'abord l'homme de l'évangile. Successeur d'apôtres, il est apôtre lui-même.

Depuis 1941 le monde a changé, l'Eglise a changé ; cependant l'angoisse missionnaire est aussi forte. Certes, des murailles sont tombées, des dialogues se sont noués ; un conseil a eu lieu, une mutation profonde se fait ; mais nous vivons toujours le temps de la difficile conversion, celle qui a transformé les disciples apeurés, cachés dans le cénacle, en témoins tenaces et heureux, infatigables sur les routes de l'univers. Aujourd'hui plus qu'hier la tâche de fonder de nouvelles communautés de foi est plus urgente que jamais.

*
**

Nul n'a le monopole de la mission...

Ils le savent bien les 325 prêtres qui, au coude-à-coude, sont avec ceux qui sont engagés dans le même combat aux mains nues. Au delà des querelles inutiles... ils savent avec d'autres que l'évangile ne s'apprend pas et ne s'impose pas. Il s'offre ; il se vit ; il s'accueille. Il est lumière, il est vérité. Aux prêtres de la Mission est confié le ministère de la première annonce de l'évangile. Sans exclusivité.

C'est pourquoi ils ont à être membres à part entière de la communauté d'hommes et de femmes à laquelle il s'agit d'annoncer Jésus-Christ, en faisant en sorte qu'ils l'entendent dans

leur propre langue, leur culture. Humble et persévérant ministre du partage et de l'écoute au cœur de toute une vie quotidienne. C'est essentiel.

Ils ont à chercher avec d'autres chrétiens la manière originale d'accueillir Jésus-Christ et d'en vivre, de Le discerner... et de Le célébrer. Car la foi au Christ ne rend pas étranger et sans solidarité ; le Christ libère en rendant à lui-même et à ses frères l'homme alléné.

Ils ont à travailler avec d'autres chrétiens à la transmission de la foi : dire Jésus-Christ en en dévoilant le sens, la portée, la vigueur par rapport aux problèmes humains concrets.

Ils ont à construire l'Eglise, permettre à ceux qui accueillent Jésus Christ de vivre en Eglise catholique. Ils ont à être les garants de la vérité de la foi au même et unique Jésus-Christ, l'envoyé du Père, Dieu.

Ministère du partage et de la célébration, ministère d'annonce de la Parole et de l'intelligence de la foi, ministère de la fondation de l'Eglise dans le respect des cultures. Ministère de l'universalité et de la fidélité. Autant de tâches offertes à ceux qui ont compris que c'est ici et maintenant qu'advient le royaume de liberté et de vie fraternelle.



80 % des prêtres de la Mission sont au travail professionnel, insérés dans des secteurs très divers ; ils le sont à temps plein ou à temps partiel. Plus des trois quarts sont ouvriers ou employés ; d'autres servent dans le monde de la santé, la recherche scientifique, le commerce, la marine ; certains sont partis au Tiers-Monde (Maghreb, Amérique latine, Afrique noire, les Antilles, Hong-Kong). Ils ne sont pas seuls ; ils participent à la responsabilité apostolique de l'église diocésaine ; ils agissent avec d'autres prêtres ; on ne peut séparer ce que vivent les prêtres de la Mission de ce que vivent les militants chrétiens... Mais ils se veulent d'un même presbyterium ; exerçant le même type de ministère, ils constituent un tout original, une communauté d'hommes consacrés dont les membres sont insérés dans des mondes géographiques et sociologiques très divers et qui acceptent, qui demandent la confrontation de leurs expériences. Cette confrontation fait partie tout autant de leur vocation que de leur statut.

En choisissant l'un des leurs engagés dans le travail professionnel comme évêque auxiliaire, l'Eglise fait plus qu'un geste, elle répond à un besoin : elle choisit délibérément de construire

Carnet de la Mission

l'Eglise là où aujourd'hui vivent les hommes. Non pas en opposition avec les communautés anciennes, non pas contre les paroisses d'hier, mais dans la diversité des vocations et dans le respect de l'histoire.

L'évêque de la Mission et son auxiliaire savent qu'ils sont au service de l'action missionnaire de l'Eglise de France. Ils savent surtout que la France attend — dans de nombreux secteurs de vie — d'être une fois encore évangélisée ».

Cardinal MARTY

« Présence et Dialogue », n° 164, 29 mai 1975

Le Père de Geoffroy de CROMBRUGGHE (Fère-en-Tardenois), celui de Louis-Marie BERLAND (Ambazac) ;

La mère de Maurice HERAULT (Equipe centrale) et celle d'André BOSSUYT ;

sont décédés récemment. Que leurs familles et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.